

INTRODUCTION A LA SOCIOLOGIE

TABLE DES MATIÈRES.

PARTIE I : LA SOCIOLOGIE : UNE DISCIPLINE SCIENTIFIQUE.

I) SOCIOLOGIE ET « SENS COMMUN ».

- A) LES SOURCES DU SENS COMMUN.**
- B) CARACTERISTIQUES DU « SENS COMMUN ».**
- C) RÉFLEXIVITÉ DU SOCIAL.**
- D) LES DÉFIS DE L'ENSEIGNANT**

II) SOCIOLOGIE ET SCIENCES SOCIALES.

INTRODUCTION.

- A) HISTOIRE ET SOCIOLOGIE.**
 - B) SCIENCES ÉCONOMIQUES ET SOCIOLOGIE.**
 - C) DÉMOGRAPHIE.**
 - D) DROIT, SCIENCES POLITIQUES.**
 - E) ETHNOLOGIE ET FOLKLORE.**
 - F) PSYCHOLOGIE SOCIALE ET PSYCHOLOGIE COLLECTIVE.**
 - G) SOCIOLINGUISTIQUE.**
- CONCLUSION.**

III) L'OBJET SOCIOLOGIQUE EST UN OBJET SCIENTIFIQUE

A) TOUT OBJET SCIENTIFIQUE EST UN OBJET CONSTRUIT.

B) MÉTHODES ET OUTILS.

- 1) RECHERCHES DE CORRELATIONS.
- 2) CONSTRUCTION D'UN MODÈLE.
- 3) SONDAGES ET ENTRETIENS.
 - a) LE SONDAGE.
 - b) L'ENTRETIEN QUALITATIF
- 4) OBSERVATIONS ET OBSERVATIONS PARTICIPANTES.
- 5) EXPÉRIMENTATIONS.

C) OPPOSITIONS PARADIGMATIQUES.

- 1) HOLISME – INDIVIDUALISME - INTERACTIONNISME.
- 2) EXPLICATION – COMPRÉHENSION.
- 3) RATIONALITÉ -NON RATIONALITÉ DE L'ACTEUR.
- 4) SUR-SOCIALISATION OU SOUS-SOCIALISATION DE L'INDIVIDU ?
- 5) CONFLIT- COOPÉRATION.

CONCLUSION GÉNÉRALE DE LA PARTIE.

PARTIE II : ÉMERGENCE ET ESSOR DE LA PENSÉE SOCIOLOGIQUE.

I) LES RÉVOLUTIONS DU 19^{ème} SIÈCLE.

II) LA TENTATION ÉVOLUTIONNISTE.

III) ANCÊTRES ET PRECURSEURS.

A) AUGUSTE COMTE (1798-1857) .

B) HERBERT SPENCER (1820 – 1903).

C) TOCQUEVILLE ET MARX¹.

1) Karl MARX (1818-1883)

2) Alexis de TOCQUEVILLE (1805-1859).

IV) LES PREMIÈRES PIERRES.

A) UNE MATRICE PREMIERE : COMMUNAUTE ET SOCIÉTÉ CHEZ FERDINAND TÖNNIES.

B) EMILE DURKHEIM (1858-1917).

C) LE FOYER ALLEMAND.

1) MAX WEBER (1864-1920).

2) GEORG SIMMEL (1858-1918).

D) VILFREDO PARETO (1848-1923)

V) CONCLUSION : DE L'UTILITE DES CLASSIQUES.

PARTIE III : LA SOCIOLOGIE AU XXème SIECLE : QUELQUES REPÈRES.

I) ESSOR DE LA PENSEE SOCIOLOGIQUE

A) L'EXPERIENCE AMERICAINE : LA PREMIERE ECOLE DE CHICAGO.

B) LE CULTURALISME (ÉCOLE DITE DE « CULTURE ET PERSONNALITÉ »).

C) STRUCTURE ET FONCTION.

1) LES FONCTIONNALISMES : MALINOWSKI, MERTON.

2) STRUCTURE ET STRUCTURALISME.

a) LE STRUCTURO-FONCTIONNALISME DE PARSONS.

b) LE STRUCTURALISME DE LEVI-STRAUSS.

D) L'ECOLE DE FRANCFORT

E) L'INTERACTION AU CŒUR DE LA RÉALITÉ SOCIALE.

1) L'INTERACTION SYMBOLIQUE.

a) HOWARD BECKER

b) ERVING GOFFMAN.

2) L'ETHNOMETHODOLOGIE.

3) LA CONSTRUCTION SOCIALE DE LA RÉALITÉ.

4) AUX MARGES DE LA SOCIOLOGIE : LE « COLLEGE INVISIBLE » DE PALO-ALTO.

F) LA SOCIOLOGIE DES RÉSEAUX.

II) PORTRAITS D'AUTEURS.

A) LES QUATRE COINS DE LA SOCIOLOGIE FRANÇAISE.

1) PIERRE BOURDIEU (1930- 2002) ET LE « STRUCTURALISME CONSTRUCTIVISTE ».

2) L'INDIVIDUALISME METHODOLOGIQUE DE RAYMOND BOUDON.

3) ALAIN TOURAINE : DES MOUVEMENTS SOCIAUX AU SUJET.

4) MICHEL CROZIER : SOCIOLOGIE DES ORGANISATIONS ET ANALYSE STRATÉGIQUE.

¹ Nous consacrerons peu de place à ces auteurs qui seront vus de manière plus précise par ailleurs.

II) AUTEURS « OUBLIÉS »

- A) GABRIEL TARDE (1843-1904).**
- B) ARNOLD VAN GENNEP (1873-1957).**
- C) MARCEL MAUSS (1872-1950)**
- D) MAURICE HALBWACHS (1877-1945)**
- E) GEORGES GURVITCH (1894-1965).**
- F) RAYMOND ARON (1905-1983).**

IV) UNE CONSTELLATION : LES « ANCIENS »

- A) EDGAR MORIN.**
- B) HENRI MENDRAS ET LOUIS DIRN.**
- C) BAUDELLOT ET ESTABLET.**
- D) FRANCOIS DE SINGLY ET JEAN-CLAUDE KAUFMANN.**
- E) FRANCOIS DUBET.**
- F) DAVID LEBRETON.**

V) LA « RELÈVE ».

- A) STEPHANE BEAUD.**
- B) DANILO MARTUCCELLI.**
- C) LOUIS CHAUVEL.**
- D) SERGE PAUGAM**

VI) QUELQUES AUTEURS MAJEURS ÉTRANGERS.

- A) NORBERT ELIAS.**
- B) ANTHONY GIDDENS.**
- C) ULRICH BECK .**
- D) RONALD INGLEHART ;**

PARTIE VI : TROIS QUESTIONS MAJEURES.

**I) POURRONS-NOUS VIVRE ENSEMBLE ?
REACTIVATION DE LA QUESTION DU LIEN SOCIAL.**

II) LA QUESTION DE L'INDIVIDUALISME

III) LA QUESTION DU CHANGEMENT SOCIAL.

CONCLUSION

QUELQUES GRANDS LIVRES EN SOCIOLOGIE.

CONSEILS DE TRAVAIL

BIBLIOGRAPHIE SELECTIVE : POUR ALLER UN PEU PLUS LOIN.

INTRODUCTION

Ce fascicule s'adresse à des étudiants qui ont des passés scolaire et universitaire très différent en termes de savoirs en sociologie. Certains ont fait des études supérieures en sociologie, d'autres ont été familiarisés à la sociologie au lycée dans la filière économique et sociale mais l'ont abandonné par la suite. D'autres, enfin, n'ont encore jamais rencontré cette discipline ni au lycée ni en université.

Pourtant, tous y trouveront des apports spécifiques. Pour ceux qui n'ont aucune idée de ce que peut être la sociologie, nous montrerons son intérêt primordial pour comprendre et analyser « le monde dans lequel vivent les élèves ». Pour ceux qui ont surtout des souvenirs de lycée, il s'agira d'une remise au point. Enfin, même les titulaires d'une licence en sociologie y trouveront leur compte car l'optique de la sociologie enseignée au lycée n'est pas tout à fait la même que celle qui est enseignée à l'Université ; l'objectif en lycée n'est pas la recherche (recherche de terrains ou élaborations de modèles) mais l'appropriation d'un outil essentiel de compréhension de la société ; en cela, la maîtrise des concepts majeurs et des auteurs de base est essentielle. Notre perspective est donc plus « livresque » qu'en faculté : il ne s'agit pas pour autant d'inculquer un savoir encyclopédique aux élèves mais de maîtriser suffisamment ce savoir pour utiliser à bon escient tel auteur, telle théorie ou tel concept pour aider les élèves à mieux comprendre ce monde dans lequel ils vivent.

Ce fascicule poursuit plusieurs objectifs :

Il s'agit d'abord de situer les apports en sociologie par rapport à ce qu'un enseignant demandera à un élève : ni connaissance encyclopédique, ni pratique de terrain ou de recherche, la sociologie doit ici fournir des outils pour mieux comprendre les transformations profondes qui travaillent la Société.

Mais pour être efficace, un enseignant doit accumuler un stock de connaissances (factuelles, théoriques,...) bien supérieures à ce qu'il aura à transmettre aux élèves. L'aisance dans une discipline est une nécessité pour transmettre aisément des connaissances, même à un débutant.

Mais il est également nécessaire de connaître ce qui correspond au « corpus commun » des sociologues et qui, même si cela ne fait pas partie du programme officiel, sera très probablement mobilisé dans les cours transmis aux élèves. Ainsi, on peut aborder les programmes sans parler de Goffman ou de Crozier mais ce serait se priver d'un véritable enrichissement pour les élèves.

Enfin, des pistes de recherche et de réflexion seront fournis au candidat au Capes car l'obtention du Capes ne constitue pas une fin en soi mais est le début d'une formation qui continuera durant la carrière de l'enseignant en fonction des avancées théoriques des chercheurs et des universitaires et en fonction des transformations sociales à l'œuvre. Ainsi, si les réflexions de l'Ecole de Francfort sur les communications de masse ont pu être, et sont toujours, utiles, la place essentielle que prend Internet dans notre vie oblige à renouveler nos grilles de lecture.

Bien sûr il faut mettre l'accent sur les auteurs et les concepts essentiels du programme (des conseils de travail sont fournis en fin de fascicule afin d'aider le candidat à se préparer) mais comme des fascicules spécifiques leur sont consacrés, on leur accordera paradoxalement moins de place qu'à d'autres auteurs considérés comme « moins importants ». L'objectif du fascicule n'est cependant pas de tout donner (tâche en soi impossible et même dangereuse quand on veut s'initier à la sociologie) mais de donner un certain nombre de repères qui permettront ensuite au lecteur de construire sa propre démarche d'appropriation du savoir.

Donc ce fascicule n'est pas une fin en soi et ne saurait suffire à lui seul pour l'apprentissage de la sociologie. Il a pour seul objet d'être une forme de « guide » (au sens de

« carte routière ») vous indiquant l'état général du territoire. Il reste ensuite au candidat à effectuer lui-même le chemin d'apprentissage au travers de lectures plus approfondies.

Le fascicule se compose donc de trois parties.

Nous montrerons d'abord que la sociologie constitue une discipline scientifique soumise à réfutation. Pour cela, nous comparerons d'abord cette discipline au « sens commun » et nous montrerons les liens qu'elle entretient avec d'autres sciences sociales.

La discipline est jeune et n'apparaît en tant que telle, qu'au XIX^{ème} siècle en réponse à des questionnements sur les transformations que connaît le monde d'alors. Son émergence jusqu'aux débuts du XX^{ème} siècle occupera donc la deuxième partie du fascicule.

Enfin, la troisième partie sera consacrée à un parcours de la sociologie au XX^{ème} siècle et à ce XXI^{ème} siècle naissant.

PARTIE I : LA SOCIOLOGIE : UNE DISCIPLINE SCIENTIFIQUE.

I) SOCIOLOGIE ET « SENS COMMUN ».

Un des premiers défis de l'enseignement de la sociologie est tout simplement la justification de son existence. Alors que d'autres disciplines n'ont pas besoin d'être légitimées parce qu'elles semblent ouvrir sur des domaines non connus du néophyte (Histoire, sciences physiques, voire sciences économiques,...), la sociologie semble s'être approprié les éléments connus de tous : le travail, la famille, les médias,...en tout cas, des domaines pour lesquels tout un chacun a un avis et se doit, d'ailleurs, d'avoir un avis ; le sociologue peut alors apparaître comme un scientifique inutile² ; pourtant, dès lors que l'on a réussi à montrer aux élèves l'importance et la fécondité des démarches sociologiques, on suscite chez eux un véritable intérêt.

La sociologie se trouve donc d'emblée confrontée aux idées de « sens commun ». Il convient donc d'abord d'examiner les caractéristiques du « sens commun » que les élèves utilisent souvent pleinement.

LES SOURCES DU SENS COMMUN.

Les élèves sont plongés dans le social ; contrairement à d'autres disciplines, ils ne peuvent pas ne pas avoir le sentiment de savoir. Leur savoir provient de plusieurs sources :

- L'expérience directe : ils vivent dans une famille (cours sur la famille), ils consomment (cours sur la consommation), ils vivent l'école depuis quinze ans (cours sur la socialisation ou sur l'égalité des chances,...), leur père est chef d'entreprise (l'entreprise) ou chômeur (débat sur le chômage,...). Leur vécu entrera donc en relation avec les cours sur la famille, la consommation, le chômage, l'entreprise,...

- Les médias : journal régional, journal télévisé,...

- Les groupes de pairs : les analyses et informations transmises par les camarades, auxquelles ils adhéreront d'autant plus qu'ils désirent être intégrés à ce ou ces groupes en question.

² Des expressions du type « Il n'est nul besoin d'avoir une thèse en sociologie pour savoir que... » sont, à cet égard, parlantes.

- Les discussions en famille : c'est probablement le canal le plus important et le plus influent. N'ayez pas d'illusions, le discours, même circonstancié et rigoureux, du professeur ne peut jouer qu'à la marge par rapport aux grandes convictions transmises par la famille (et c'est tant mieux).

Toutes ces sources d'information constituent ce qu'on appelle couramment le « sens commun » mais il n'est pas question de dire que les connaissances de « sens commun » sont forcément fausses. Elles peuvent être inexactes mais elles peuvent aussi être exactes ; ce qui les caractérise, c'est qu'en général, elles ne sont pas validées scientifiquement et elles trouvent leur grande force dans leur diffusion dans la société. L'intérêt des sciences sociales en général, et de la sociologie en particulier, est donc d'élaborer des modes de réflexion rigoureux et soumis à vérification et réfutation.

Nous allons commencer par voir quels peuvent être les défauts de la pensée de « sens commun » puisque c'est en partie à partir de celle-ci que l'enseignant va travailler.

CARACTERISTIQUES DU « SENS COMMUN ».

Vivant en société, les élèves ont un point de vue sur celle-ci mais ce point de vue est « situé » : être enfant de médecin dans un lycée de centre-ville ne donne pas tout à fait le même regard qu'être enfant d'immigré dans un lycée d'enseignement professionnel. Le danger est alors que l'individu généralise son propre cas ou ses propres connaissances à l'ensemble des cas (« généralisation abusive »). A ce titre, le recours à un exemple dans un cours n'est pas exclu s'il est utilisé comme illustration d'une démarche mais il ne peut tenir lieu de preuve à lui seul. Le social semble donc transparent au regard du sens commun : « il suffirait de voir pour savoir ».

Les explications données spontanément ne dépendront pas seulement de la position de l'individu dans la société mais aussi de son stock de valeurs, de connaissances et d'analyses accumulées au préalable au cours de sa socialisation passée. Ainsi, une explication donnée pourra avoir sa préférence, non pas pour son pouvoir explicatif, mais parcequ'elle entre en cohérence avec son système de valeurs.

En conséquence, les élèves peuvent avoir du mal à distinguer « jugement de fait » et « jugement de valeur » et ils risquent de rejeter un fait parce que cela heurte leur système de valeurs.

Cette confusion entre faits et valeurs peut amener à confondre description et explication. Par exemple, un élève peut refuser le constat de différences de réussite scolaire selon la CSP du père parcequ'il confondra ce constat avec l'idée éventuelle que les élèves de CSP défavorisées seraient « moins intelligents » ou que leurs parents s'intéresseraient moins à leur travail. De même, le constat d'une sur-représentation d'immigrés incarcérés pourrait rencontrer un blocage chez les élèves parcequ'ils ne verraient pas d'emblée les explications réelles. Dans ces deux cas, les explications sont complexes et réclament la prise en compte de structures de causalité sous-jacente à cette corrélation (voir infra).

Tous les éléments précédents amèneront les élèves à valoriser instinctivement les « explications de terrain » (au sens courant du terme) : celui qui est sur le terrain saurait mieux que les autres. Plus encore, ils valoriseront le savoir de celui qui souffre socialement : le chômeur qui souffre de sa situation saurait mieux que les autres ce qu'il faut faire en matière de chômage, le patron qui estime payer trop de charges et d'impôts saurait mieux que les autres ce que doit être la politique fiscale et para fiscale,...il y a trente ans, certains estimaient que le travailleur à la chaîne savait mieux que les autres qu'il fallait faire la révolution socialiste.

Le social étant perçu comme transparent, les élèves confondent facilement corrélation et causalité : il y a corrélation, quand on constate la concomitance de deux phénomènes et il y a causalité quand on arrive à établir qu'un des deux phénomènes est cause de l'autre. Mais autant la corrélation peut provenir d'une observation (et encore, cette observation est souvent le résultat d'un protocole préalable), autant la causalité est le résultat d'un processus d'explication qui n'est en général pas immédiatement observable. En fait, sous la corrélation, on peut avoir de nombreuses situations. Ainsi, si on observe la concomitance de deux phénomènes, A et B ; il se peut que $A \rightarrow B$ ou que $B \rightarrow A$ ou qu'une variable X entraîne à la fois A et B sans qu'il y ait de liens entre A et B ou même il se peut qu'il n'y ait aucun lien entre A et B (Le naturaliste S.J. Gould aimait rappeler, sous forme de boutade, qu'il y avait une forte corrélation entre son vieillissement et l'expansion de l'univers). Or, bien souvent l'élève émettra une hypothèse sur une causalité sans voir qu'il s'agit d'une hypothèse mais en pensant qu'il s'agit d'une réalité bien établie.

C) RÉFLEXIVITÉ DU SOCIAL.

L'obstacle le plus redoutable, particulièrement important dans le domaine des sciences sociales (et des sciences humaines) est ce qu'on appelle la « réflexivité ». Cette notion décrit simplement le fait que la perception que l'on a d'un phénomène agit sur ce phénomène. En sociologie, le terme est utilisé à, au moins, deux niveaux différents. C'est d'abord un concept essentiel des ethnométhodologues où il désigne les « pratiques qui, à la fois, décrivent et constituent un cadre social ». Dans cette optique, décrire c'est constituer ; dit autrement, l'individu est capable de rendre compte de sa pratique sociale et d'intégrer ce « compte-rendu » dans ses pratiques à venir.

Cette réflexivité peut aussi se concevoir à un niveau global quand la connaissance d'une situation sociale aura des effets sur celle-ci. La « prédiction créatrice » (appelée également « Théorème de Thomas ») constitue un exemple de réflexivité : dans ce cas, il suffit qu'un nombre suffisamment important de personnes pense qu'un phénomène se produira pour que ce phénomène se produise effectivement. L'exemple le plus célèbre nous est donné par le sociologue R.K. Merton qui explique que jusqu'au milieu des années 1930, les syndicalistes américains refusaient de syndiquer les travailleurs noirs car, d'après eux, ils cassaient le marché du travail en acceptant n'importe quel salaire et, de fait, les travailleurs noirs acceptaient effectivement des salaires faibles parce que les syndicats ne les protégeaient pas. Ainsi se développe un cercle vicieux, le préjugé impliquant la réalité et la réalité confortant des préjugés. Pour un sociologue comme Anthony Giddens, les sociétés modernes se caractérisent par le fait qu'elles sont soumises à une réflexivité de plus en plus forte.

Ce problème de la réflexivité est redoutable pour l'enseignant car il peut arriver que des préjugés d'élèves semblent confirmés par la réalité alors que cette dernière est le fruit d'une prédiction créatrice.

D) LES DEFIS DE L'ENSEIGNANT

Le professeur sera donc confronté à cet ensemble de « pré-notions » de ses élèves. Il faut donc aider les élèves à se démettre de ces notions en se « décentrant » ; la question centrale est alors de savoir quelle stratégie utiliser pour entamer ce processus de « décentrement ». En simplifiant, la première stratégie serait de celle du « Big Bang » consistant à imposer d'emblée aux élèves une représentation rigoureuse des faits sociaux, destinée à briser ces prénotions. L'autre stratégie, la « stratégie douce » consiste à partir des prénotions des élèves et à les confronter peu à peu à des obstacles cognitifs de manière à les aider à se décentrer. Les deux stratégies ont leur défaut : le risque de la première est que les élèves acceptent d'apprendre ce que leur donne le professeur mais juste dans le but d'obtenir une bonne note au devoir sans rien changer à leur vision du Monde. La deuxième stratégie

risque l'enlèvement dans la confrontation de prénotions. Le travail du professeur consistera donc à naviguer entre ces deux types de stratégies en fonction des besoins

Jusqu'ici, nous avons répondu à la question « Pourquoi faire de la sociologie ? » mais le propos de ce fascicule est « comment faire de la sociologie ? ».

II) SOCIOLOGIE ET SCIENCES SOCIALES.

INTRODUCTION.

La sociologie n'est pas la seule science sociale existante et il est souvent difficile de marquer la frontière entre celle-ci et celles-là. Cela tient au fait que ces frontières entre sciences sociales sont mouvantes et dépendent du contexte historique dans lequel elles se mettent en place : ainsi, il est difficile de faire la part, chez Emile Durkheim entre l'analyse sociologique et l'ethnologie. Mais cela tient aussi au fait que ces diverses sciences sociales se partagent des objets d'analyse où au fait que certaines méthodes d'analyse, spécifique d'une science, sont utilisées par une autre. Donc, même si nous ferons attention à bien délimiter le champ de la sociologie, il est bon de connaître les autres sciences sociales et leurs liens mutuels.

HISTOIRE ET SOCIOLOGIE.

La sociologie a longtemps entretenu un rapport d'opposition avec l'Histoire, ne serait-ce que parce que ces deux sciences se veulent « globales ». De même, on a longtemps opposé une histoire qui serait « événementielle » à une sociologie qui serait à la recherche de « lois ».

Cette opposition, si elle a pu exister à certaines époques, est largement invalidée aujourd'hui et, dès 1898, Durkheim déclarait que « *dès qu'elle compare, l'Histoire est indistincte de la sociologie* »³.

En fait, on peut considérer qu'une première rencontre s'est faite entre ces deux approches à travers l'Ecole des Annales et surtout le travail de Fernand Braudel qui, même s'il nuance son propos par la suite, écrit que « *sociologie et Histoire étaient une seule aventure de l'esprit, non pas l'envers et l'endroit d'une même étoffe mais cette étoffe même, dans toute l'épaisseur de ses fils* »⁴.

De même, l'historien et le sociologue peuvent apparaître comme très semblables dès lors qu'ils utilisent des comparaisons historiques : on peut illustrer cela par l'analyse des conflits telle qu'elle est faite par le sociologue Charles Tilly qui s'intéresse aux conflits en France depuis 1600 (« La France conteste – de 1600 à nos jours » - Fayard – 1986), l'historien Michel Winnock qui fait également une analyse des conflits français de la Commune à Mai 1968 (« La fièvre hexagonale » - Seuil – 1999) ou Barrington Moore (sociologue) qui compare les révolutions « démocratiques » (Grande-Bretagne, Etats-Unis), les « révolutions par le haut » (Japon, Allemagne) et « par le bas » (France, Russie) (« Les origines sociales de la dictature et de la démocratie » - Maspero – 1969). Lequel est historien, lequel est sociologue ? Difficile de le dire.

Enfin, on peut accorder une place particulière à Norbert Elias dont le classique « La civilisation des mœurs » est aussi bien considéré par les historiens que par les sociologues comme un livre de « sociologie historique ».

³ E. Durkheim : « préface de l'Année sociologique – 1898. Cité dans L. Mucchielli : « L'invention du social » - La Découverte- 1998.

⁴ F. Braudel : « Histoire et sociologie » - dans G. Gurvitch « Traité de sociologie » - PUF 2007 – reprise de l'édition de 1958.

SCIENCES ECONOMIQUES ET SOCIOLOGIE.

Les relations entre la sociologie et les sciences économiques ont toujours été houleuses. Il y a d'abord eu des liens certains entre les deux disciplines : ainsi Pareto était-il à la fois économiste et sociologue mais distinguait bien les deux disciplines. Il serait également bien difficile d'expliquer pourquoi « l'éthique protestante et l'esprit du capitalisme » de Max Weber fait partie du corpus sociologique et non économique alors qu'on a l'habitude de classer Schumpeter parmi les économistes bien que nombre de ses écrits relèvent de la sociologie. Et que dire de Marx ou de Simmel dont l'œuvre principale porte sur l'argent mais n'est généralement pas considéré comme un économiste ? Ou François Simiand qui a voulu fonder une véritable sociologie économique à l'encontre des démarches issues de Ricardo ? Enfin, on peut penser à Karl Polanyi qui a montré comment les relations marchandes étaient au départ « encastrées » dans les relations sociales.

La séparation stricte entre économie et sociologie s'est, en réalité, faite tardivement avec l'essor de la démarche hypothético-déductive en économie.

Cependant, des rapprochements se font depuis quelques années. Ceux-ci suivent trois grands types de direction. Ce peut être d'abord une tentative d'imposer la démarche de l'homo-œconomicus dans les divers domaines sociologiques comme le fait Gary Becker, considérant que le modèle de calcul « coût/avantage » permettrait d'expliquer divers phénomènes sociologiques comme le mariage ou la criminalité. En fait, on ne peut ici guère parler de rapprochement mais d'une tentation quasi « impérialiste » de l'économie sur une autre science sociale. Une autre démarche consiste à chercher les fondements sociologiques de l'économie : on peut penser ici aux travaux de Pierre Bourdieu⁵.

Enfin, des auteurs comme Granoveter essaient de situer l'analyse des relations économiques en évitant les deux écueils de la, « sous socialisation » de l'homo-œconomicus ou la « sur-socialisation » de « l'homo sociologicus » (tel qu'il est parfois conçu) : on peut se référer à la manière dont il montre les liens existant entre les réseaux de relations sociales des individus et la recherche d'emploi. On peut également se référer aux travaux de Viviana Zelizer montrant comment l'argent s'encastre dans des relations sociales pré-existantes⁶.

DÉMOGRAPHIE.

La démographie constitue une science sociale à part entière et c'est probablement celle qui, avec les sciences économiques, est la plus grande utilisatrice d'outils quantitatifs, des taux de natalité et de mortalité aux différentes tables (Lexis) en passant par une palette d'indicateurs de fécondité.

Mais elle ne se limite pas à ce caractère quantitatif et entretient des liens étroits avec des problèmes sociologiques essentiels comme les comportements de fécondité ou les processus d'intégration de populations immigrées.

Par ailleurs, les sociologues classiques avaient montré combien la croissance et la densité démographique tenaient un rôle essentiel dans le changement social et la transformation des solidarités : chez Durkheim, la densité de la population est le moteur essentiel du passage à un nouveau mode de solidarité des sociétés. Simmel, lui, retenait plusieurs facteurs de changement social mais la croissance démographique tenait une place non négligeable dans « l'élargissement des cercles sociaux » et le processus d'individuation. Enfin, les phénomènes d'immigration sont essentiels dans les phénomènes de spatialisation urbaine observés par les sociologues de Chicago et notamment par Robert Park pour qui « *les changements sociaux peuvent être observés en termes de déplacement* ».

⁵ P. Bourdieu : « Les structures sociales de l'économie » - Liber - seuil – 2000.

⁶ Pour une présentation de ces différents travaux et de la sociologie économique en général : Ph. Steiner : « La sociologie économique » - Repères – La Découverte – 2007.

DROIT, SCIENCES POLITIQUES.

La sociologie politique s'intéresse au champ politique : aussi bien aux comportements politiques (vote, manifestations,...) qu'à la constitution et aux actions des partis politiques ou aux institutions ainsi qu'à la socialisation politique ou au rôle des médias. On peut, parmi les précurseurs, citer Montesquieu, Tocqueville et Roberto Michaels mais c'est à partir des années 1950 et des travaux de Maurice Duverger que celle-ci s'autonomise vraiment.

De même la sociologie juridique s'intéresse au Droit en ce qu'il est un élément de la société, reflet des valeurs dominantes ou, au contraire, moteur de changements sociaux.

ETHNOLOGIE ET FOLKLORE.

Il est toujours difficile de définir l'objet d'étude de l'ethnologie dans la mesure où il est exclu d'utiliser aujourd'hui l'appellation de « sociétés primitives » ; on utilise donc des termes du type « sociétés sans écritures », « sociétés traditionnelles »,... Le terme de « sociétés primitives » est lié à une démarche spécifique qui est celle de l'évolutionnisme, la première réaction ayant été de considérer que les sociétés étudiées se situaient à un stade de développement correspondant aux premiers stades des sociétés développées. L'ethnocentrisme est alors indissociable de cette perspective évolutionniste dont les principaux auteurs sont Edward B. Tylor (1832-1917) et Lewis H. Morgan (1818-1881) mais nous verrons par la suite que cette idée « évolutionniste » n'est pas propre à l'ethnologie et était dans « l'air du temps » au 19^{ème} siècle. D'autres approches ont succédé à l'évolutionnisme (fonctionnalisme, culturalisme, structuralisme,...), approches qui seront vues ultérieurement. Mais là aussi, il est difficile de distinguer l'ethnologie de la sociologie : si certains auteurs sont facilement classés dans l'un ou l'autre domaine, on en dira difficilement autant de Durkheim ou de Marcel Mauss et, de nos jours, un ethnologue comme Georges Balandier peut être pleinement intégré dans le corpus sociologique. De même, les démarches (fonctionnalisme, structuralisme,...) peuvent être communes aux deux disciplines.

Nous ferons une petite place au « folklore », discipline oubliée (et dont on a oublié que le terme désigne avant tout une démarche scientifique et non une appellation quelque peu dévalorisante). Son représentant le plus connu, Arnold Van Gennep (1873-1957), disait du folklore qu'il est « l'ethnologie des populations rurales européennes » ; là aussi, on doit reconnaître les liens essentiels entre folklore et sociologie ne serait-ce que parce que Van Gennep est l'auteur d'une classification des rites devenue centrale en sociologie.

PSYCHOLOGIE SOCIALE ET PSYCHOLOGIE COLLECTIVE.

A l'intersection de la psychologie et de la sociologie, la « psychologie sociale » peut être considérée comme une discipline à part entière dont l'objet central est l'analyse des interactions entre individus et groupes, interactions qui peuvent prendre la forme de la soumission à une autorité, de la coopération,... Toute discipline se cherche des fondateurs et des précurseurs et on cite fréquemment Gabriel Tarde, William James, G.H. Mead,...

En simplifiant à l'excès, on peut dire que les travaux de psychologie sociale prennent essentiellement la forme d'expérimentations qui se feront soit sur le terrain, soit en laboratoire. Les apports importants de cette discipline font que ses résultats sont souvent cités dans les manuels de sociologie.

On parle aussi parfois de « psychologie collective » pour s'intéresser aux phénomènes de foules, de rumeurs, de panique,... Le nom de Gustave Lebon (« La psychologie des foules ») est resté célèbre bien que ses travaux, où il décrit la foule comme « irrationnelle », soient approximatifs et datés. Les travaux plus récents de l'américain Quarantelli apportent un autre regard sur ce problème.

SOCIOLINGUISTIQUE.

Par ses spécificités et son vocabulaire propre, la sociolinguistique est relativement peu connue des sociologues pourtant nul doute que le langage est un élément essentiel du lien social. On peut considérer que c'est le durkheimien Antoine Meillet qui a mis le premier en évidence le fait que la langue est d'abord un phénomène social. En simplifiant, on peut considérer que la sociolinguistique aborde le lien entre langue et société selon trois perspectives. D'abord, la langue peut être à la fois un reflet et une contrainte de la façon dont nous voyons le monde (hypothèse dite de « Sapir-Whorf ») : par exemple, Benjamin Whorf montre comment le langage des indiens Hopis permet de comprendre qu'ils n'ont pas de termes pour désigner le passé ou le futur parcequ'ils n'ont pas notre conception linéaire du temps.

Mais la langue peut également être un marqueur social, régional ou de génération (travaux de Bernstein et de Labov). Enfin, il peut être utilisé stratégiquement par l'acteur dans ses relations sociales : ainsi, John Gumperz donne l'exemple de cet étudiant noir américain parlant en anglo-américain à son professeur blanc mais faisant, dans le même temps, des apartés à ses camarades noirs pour signifier qu'il est en train de jouer un jeu social.

CONCLUSION.

Ce survol très rapide de différentes sciences sociales nous permet de voir combien les frontières existant entre elles sont le produit de leur histoire mais qu'on ne saurait les considérer comme inutiles.

Il n'est d'abord pas toujours facile de voir quel est le statut de « l'autre science sociale » par rapport à la sociologie : s'agit-il d'un sous ensemble de la sociologie (comme la « sociologie des organisations » est un sous ensemble de la sociologie) ? S'agit-il d'une rencontre provisoire entre deux disciplines (comme la rencontre entre la sociologie et l'économie néo-classique) ou bien s'agit-il d'une discipline à part entière (comme pour la sociolinguistique) ?

Au delà de ces distinctions qui intéresseront avant tout les spécialistes, on peut dire que, ni étanchéité ni indifférenciation, on doit considérer que la sociologie est constamment en situation d'échanges avec les autres sciences sociales, s'empruntant tour à tour les objets d'analyse et les démarches des unes et des autres, tant l'avancée scientifique se fait « aux marges » et à l'intersection entre deux ou plusieurs sciences sociales⁷.

III) L'OBJET SOCIOLOGIQUE EST UN OBJET SCIENTIFIQUE

A) TOUT OBJET SCIENTIFIQUE EST UN OBJET CONSTRUIT.

De fait, l'analyse sociologique ne part pas d'un simple regard sur la réalité mais d'une construction d'un objet mobilisable. Bien sûr, cela ne veut pas dire que les « faits » n'existent pas, mais ils sont autant un phénomène réel que le fruit d'un regard spécifique. Ainsi, nul ne nie qu'il existe des situations de pauvreté en France mais le problème est de savoir qui on appelle « pauvre ». Comme chacun le sait, la pauvreté est un phénomène, relatif : un pauvre en France aujourd'hui ne serait pas considéré comme pauvre dans la France du 18^{ème} siècle ou dans un pays du tiers-monde. On est donc pauvre par rapport à un standard de vie considéré comme « normal ».

Il est alors possible de caractériser la pauvreté de diverses manières.

⁷ Cette thèse est défendue par M. Dogan et R. Pahre : « L'innovation dans les sciences sociales » - PUF – 1991.

- On peut définir la pauvreté par l'optique des besoins nécessaires qui, s'ils ne sont pas satisfaits, remettent en cause l'existence même de l'individu. C'est l'optique de la « pauvreté absolue ».
- On peut également calculer la « pauvreté monétaire » en termes relatifs : on considérera , par exemple, qu'est pauvre toute personne dont le revenu est inférieur à 50% du revenu médian. Mais on remarquera que si on déplace le curseur de 50% à 60% du revenu médian, le pourcentage de pauvres en France passe de 6% à 12% de la population.
- Georg Simmel propose une conception originale et interactive de la pauvreté. Pour lui, le pauvre est défini par le fait qu'il est pris en charge par son groupe⁸.

On le voit, si le fait « pauvreté » existe incontestablement, on ne pourra pas travailler sur la pauvreté en tant que tel mais sur un objet sociologique construit par le sociologue.

B) METHODES ET OUTILS.

Vue la particularité des sciences sociales en général, et de la sociologie en particulier, qui font intervenir l'homme comme observateur et comme sujet d'étude, les méthodes en sciences sociales seront plus diverses que dans d'autres sciences.

1) RECHERCHES DE CORRELATIONS.

La mise en évidence de corrélations est fortement liée à la recherche sociologique et aux recherches scientifiques en général. Lorsque, par exemple, on établit en médecine qu'il existe un lien entre telle pratique quotidienne et une pathologie donnée (entre l'usage du tabac et le cancer du poumon, par exemple), c'est qu'on a observé l'existence de ce lien sur échantillon représentatif. Mais cela ne suffit pas à établir une explication, encore faut il expliquer comment l'usage du tabac peut être responsable du cancer du poumon. Emile Durkheim utilise une démarche similaire , dans « le suicide », en parlant de « variations concomitantes ».

Mais une corrélation n'est qu'un constat, elle ne dit rien en elle même sur la causalité sous-jacente. En effet, si on observe une corrélation entre les phénomènes A et B, cela peut être du au fait que A entraîne B (si A est la croissance monétaire et B l'inflation dans une optique monétariste) mais également que B entraîne A (si on retient une approche en termes de monnaie endogène). A et B peuvent être indépendants mais dépendre d'une cause X commune aux deux : les assureurs savent bien qu'il existe une corrélation entre la couleur rouge des automobiles (phénomène A) et la probabilité d'avoir un accident (phénomène B), le tout s'expliquant par l'âge des conducteurs (variable X), les plus jeunes étant à la fois les plus susceptibles d'avoir un accident et d'acheter des voitures rouge. On voit à cet égard que la recherche de la cause peut reculer indéfiniment puisqu'on peut aussi se demander ce qui explique la propension des plus jeunes à préférer cette couleur.

On voit donc que derrière une corrélation apparemment simple, les structures de causalité peuvent être complexes. Le sociologue Paul Lazarsfeld en avait donné un exemple dans les années 40 en envisageant les liens entre l'intérêt pour trois types d'émission radiophoniques (programmes religieux, tribunes politiques, musique classique) pour lesquels les résultats sont les suivants :

⁸ G. Simmel : « Les pauvres » - PUF - 2005.

	auditeurs % de jeunes	auditeurs % de vieux
Programmes religieux	17	26
Tribunes politiques	34	45
Musique classique	30	29

Apparemment, l'intérêt pour une émission est lié à l'âge dans les deux premiers cas et pas dans le troisième. En fait, les liens sont plus complexes si on intègre une troisième variable qui est le niveau d'instruction (avec une dichotomie simple « niveau d'instruction supérieur/ niveau d'instruction inférieur») et en se rappelant que les jeunes ont en moyenne un niveau d'instruction plus élevé que les plus âgés. On se rend compte alors qu'il n'y a pratiquement plus de lien entre l'âge et l'intérêt pour les émissions religieuses : le véritable lien est entre l'âge et le niveau d'instruction et c'est la distribution différente des niveaux d'instruction par âge qui donne cette impression.

Niveau d'instruction supérieur	Niveau d'instruction supérieur	Niveau d'instruction inférieur	Niveau d'instruction inférieur
Jeunes	Vieux	Jeunes	vieux
9%	11%	29%	32%

Pour les émissions politiques, la relation est encore autre : l'intérêt pour la politique croît avec le niveau d'instruction mais, quel que soit le niveau d'instruction, les vieux sont plus intéressés que les jeunes et la différence est très forte dans le cas des niveaux d'instruction inférieurs. Le très fort intérêt des vieux pour la politique à tous les niveaux compense alors leur plus faible niveau d'instruction.

Niveau d'instruction supérieur	Niveau d'instruction supérieur	Niveau d'instruction inférieur	Niveau d'instruction inférieur
Jeunes	Vieux	Jeunes	vieux
40%	55%	25%	40%

Enfin, pour la musique classique, le lien avec le niveau d'instruction s'inverse selon l'âge : les jeunes d'instruction supérieure sont moins intéressés que les vieux, en revanche les jeunes d'instruction inférieure sont beaucoup plus intéressés que les vieux et les deux effets s'annulent, donnant l'impression qu'il n'y a aucune différence selon les âges.

Niveau d'instruction supérieur	Niveau d'instruction supérieur	Niveau d'instruction inférieur	Niveau d'instruction inférieur
Jeunes	Vieux	Jeunes	vieux
32%	52%	28%	19%

Enfin, la corrélation peut être également due au pur hasard. Ainsi Lazarsfeld, cantonné en Alsace durant la première guerre mondiale, a fait apparaître une corrélation statistiquement vérifiée entre les pics de natalité et le retour des cigognes (ce qui avait déjà été perçu et a probablement donné naissance à la légende des cigognes amenant les nouveaux-nés).

2) CONSTRUCTION D'UN MODÈLE.

On le voit, l'observation, même contrôlée, n'amène pas en elle-même une explication. Le chercheur est donc obligé de poser un certain nombre d'hypothèses quant au phénomène observé. Mais comme on n'est jamais sûr de retenir toutes les hypothèses pertinentes, il faut avoir la modestie de savoir qu'on fait un choix arbitraire. A l'aide de ce nombre limité d'hypothèses on va alors construire un « modèle » qui est une représentation simplifiée de la réalité (ce que Max Weber appelait un « idéal-type ») et on va tirer de ce modèle toutes les conclusions logiques afin de les comparer aux observations faites. Le plus connu des modèles par les étudiants en sciences économiques est celui de la « concurrence pure et parfaite ». On sait que celui-ci est une représentation simplifiée bâtie autour de cinq hypothèses (atomicité, libre entrée dans la branche, mobilité parfaite des facteurs de production, information parfaite, homogénéité des produits). Ce modèle pose souvent problème aux étudiants qui ne voient pas ce qu'on peut faire de ce marché « qui n'est pas réel » ; en l'occurrence, il faut bien comprendre qu'il est impossible de travailler sur la réalité elle-même qui est trop complexe puisque faite à la fois de PME, de Très petites entreprises, de multinationales, de groupes,.... La simplification est donc obligatoire mais est-elle toujours opératoire ? Pour ce qui est du marché de la CPP, il y a trois attitudes possibles : on peut d'abord considérer que, même si ça n'est pas la réalité, il en constitue une bonne approximation. On peut considérer ensuite que ce modèle est trop éloigné de la réalité pour être utilisé tel quel mais qu'on peut « assouplir » certaines hypothèses pour le rendre plus opératoires (on intégrera alors les notions « d'asymétries d'informations par exemple ». Enfin, on peut considérer qu'il est tellement éloigné de la réalité qu'il vaut mieux s'en débarrasser (l'économiste Jean Gadrey pense que la CPP est une mauvaise approximation de la réalité à l'instar de l'idée selon laquelle la terre serait plate, position loin d'être partagée par tous les économistes).

De même, le « consommateur rationnel » qui agirait uniquement en fonction d'un calcul « coût/avantage » n'est qu'une approximation du « consommateur réel » qui a bien d'autres motivations d'achat relevant aussi bien de l'analyse sociologique que psychologique voire psychanalytique.

Cependant, il serait erroné de croire qu'un modèle est forcément mathématisé : ainsi quand Max Weber étudie les liens entre l'éthique protestante et l'esprit du capitalisme, il travaille pour cela sur des représentations simplifiées (des modèles) du calvinisme de la deuxième génération et du capitalisme tel qu'il existait au 19^{ème} siècle.

Nous accorderons une attention particulière à une forme de modélisation en vogue qui est la théorie des jeux : elle consiste à modéliser le comportement de deux acteurs en fonction de la réaction de l'autre, ce qui multiplie les possibilités.

Imaginons, par exemple, que dans une entreprise les salariés et la direction soient en conflit sur le partage de la valeur ajoutée. La valeur ajoutée a augmenté de 5 UM (unités monétaires)

dans l'année et les salariés souhaitent obtenir une augmentation d' au moins 2 UM; la direction, quant à elle, envisage de faire de nouveaux investissements indispensables réclamant une augmentation des profits d'au moins 3 UM. Les salariés envisagent alors de faire une grève et quatre situations se présentent : soit les salariés et la direction décident immédiatement de négocier, soit la direction cède tout de suite, les salariés gagnent 4 UM et l'entreprise 1 UM, soit les salariés cèdent les premiers, les profits augmentent de 4 UM et les salaires de 1 UM, soit personne ne cède et, compte tenu des pertes dues au conflit, salaires et profits n'augmentent que de 1 UM (tout le monde perd par rapport à la situation initiale).

La modélisation sera la suivante.

	La direction cède	La direction ne cède pas
Les salariés cèdent	Profits +3 Salaires +2	Profits +4 Salaires +1
Les salariés ne cèdent pas	Profits +1 Salaires +4	Profits +1 Salaires +1

On voit que si les salariés cèdent, ils peuvent gagner entre 1 UM et 2 UM, s'ils ne cèdent pas, entre 1 UM et 4 UM; ils auront donc intérêt à ne pas céder. La direction faisant de même, on se trouve dans la pire situation pour l'ensemble.

La théorie des jeux n'est pas nécessairement aussi formalisée. Par exemple, on peut considérer que les descriptions que fait Goffman des rencontres entre deux individus (voir infra) où chacun cherche à « sauver la face » comme des utilisations moins formalisées de la même théorie des jeux.

Enfin, il convient de ne pas opposer trop fortement la recherche de corrélations et la construction de modèles, ces deux démarches correspondant souvent à deux temps de la recherche. Par exemple, Max Weber démarre son étude sur la mise en évidence de corrélations entre le développement économique et la présence d'une proportion importante de protestants mais, comme il l'écrit lui même, passée cette mise en évidence des corrélations, commence le vrai travail du sociologique.

3) SONDAGES ET ENTRETIENS.

On peut faire une recherche sociologique en restant à l'analyse des grandes catégories mais on peut aussi chercher à savoir ce que disent, pensent ou font les acteurs sociaux. Au début du 20^{ème} siècle, on n'avait guère de moyens de le savoir (à part quelques tentatives d'observations participantes avant l'heure), aussi devait on se rabattre sur « l'interprétation » avec, comme le reconnaissait Max Weber, tous les risques d'erreur.

A l'heure actuelle, nous avons au moins deux instruments pour le faire.

a) LE SONDAGE.

Instrument bien connu, le sondage est techniquement fiable, à la condition qu'il soit correctement construit; les critiques qu'on peut en faire correspondent surtout à l'interprétation de ses résultats.

Techniquement, on sait, par la théorie des probabilités, que si on tire au hasard un échantillon de 1000 individus dans une population, on a 96 chances sur 100 pour que le résultat obtenu par le sondage corresponde au résultat réel avec une marge d'erreur de plus ou moins 3 %. Par exemple, si un sondage fait sur 1000 personnes tirées au hasard indique que

60% d'entre elles comptent voter pour Mr A, on a 96 chances sur 100 pour que le résultat réel se situe entre 57% et 63%. Moins on interroge de personnes, plus la marge d'erreur tend à s'accroître. A l'inverse, plus on interroge de personnes, plus la marge d'erreur se réduit mais cette réduction est assez lente et rend, généralement, peu intéressant le fait d'accroître l'échantillon interrogé.

Il y a cependant une limite technique à cette pratique, c'est qu'on a rarement une liste complète de la population dans laquelle on peut effectuer un tirage au hasard (seuls des organismes officiels comme l'INSEE peuvent le faire). Les instituts d'enquête (IFOP, Sofres, BVA,...) doivent donc utiliser une autre technique qui est celle des quotas, c'est à dire qu'on constitue un échantillon de 1000 personnes, représentatif de la population dans son ensemble en termes d'âge, de sexe, de PCS,... Cette méthode, non validée scientifiquement, ne permet pas, en réalité, de calculer une marge d'erreur, toutefois la pratique a montré que cela donne des résultats plutôt fiables.

Il faut ensuite que les questions du sondage soient correctement posées, qu'elles n'induisent pas une réponse donnée et qu'elles soient comprises de la même manière par tous.

Il vaut toujours garder à l'esprit qu'un sondage ne relève ni le comportement, ni l'opinion des individus mais seulement leur déclaration d'opinion, ce qui peut parfois poser problème, notamment dans les sondages politiques : on sait par exemple que pendant longtemps, les électeurs du Parti Communiste ainsi que ceux du Front National ne déclaraient pas tous leurs intentions de vote (par crainte ou par prise de décision tardive). Cependant, cette sous déclaration peut se repérer au moment du vote et donner lieu à des pratiques de « redressements » lors des sondages ultérieurs. Le problème est qu'on ne peut opérer ces redressements que lorsqu'il y a, comme dans le cadre des élections, une déclaration réelle d'opinion.

Cela nous amène à rappeler que les « refus de réponse » dont, par définition, on ne connaît pas la composition, posent les plus grands problèmes à l'interprétation qu'on peut faire des sondages.

Enfin, il faut se rappeler que le sondage reste, selon l'image consacrée, une « *photographie de l'opinion à un moment donné* » et qu'il n'a donc pas pour vocation de prévoir, ou prédire, quoi que ce soit.

Dans certains cas, comme celui des intentions de vote, son usage ne pose guère de problèmes puisqu'il s'agit de déclarations d'intentions de vote, que la question apparaît comme réaliste aux individus puisqu'ils seront confrontés au vote quelques temps après et qu'enfin, on peut vérifier la validité des sondages puisqu'on a les résultats effectifs du vote. Cependant, dans d'autres cas, la validité du sondage est moins facile à faire apparaître : ce peut être le cas, par exemple, des sondages sur les pratiques sexuelles (nécessaires dans le cadre d'une lutte contre les Maladies Sexuellement Transmissibles), où on peut s'attendre à des refus de réponses et à des déclarations ne correspondant ni à l'opinion réelle ni aux pratiques des individus interrogés. Enfin, certains sociologues critiquent le fait que les sondages amènent parfois un certain nombre de personnes à répondre artificiellement à des questions qu'elles ne se sont jamais posées.

Enfin, le questionnaire du sondage peut être soit « fermé » (on impose les réponses possibles) soit ouvert (on laisse l'individu répondre comme il le veut) ; les « questions fermées » manquent souvent de nuances, en revanche les « questions ouvertes » sont beaucoup plus difficiles à agréger.

b) L'ENTRETIEN QUALITATIF

L'entretien a le mérite d'apporter des aspects qualitatifs et des informations que le chercheur n'aurait pas pu débusquer *a priori*. Cependant, il demande une pratique solide dans

la mesure où l'enquêteur doit pouvoir faire ressortir les informations importantes sans pour autant influencer l'enquêté. Cet entretien est fait en général individuellement mais il peut aussi concerner un couple (dans le cadre du livre « La trame conjugale » de Jean-Claude Kauffman, par exemple) ou même des groupes (c'est la pratique de l'intervention sociologique d'Alain Touraine et son équipe dans les années 70).

On peut même classer le travail original de Stéphane Beaud dans cette catégorie lorsqu'il construit son ouvrage « Pays de malheur » autour d'un échange de courriels avec Younès Amrani.

Evidemment, la limite de ce type de travail est qu'on ne peut pas multiplier les entretiens et que les conclusions qu'on en tire ne peuvent être généralisées qu'avec une très grande prudence.

4) OBSERVATIONS ET OBSERVATIONS PARTICIPANTES.

L'enquête peut aussi passer par des observations : l'exemple le plus classique est celui de Frédéric Le Play (1806-1882) qui, pour étudier les familles ouvrières (« *Les ouvriers européens. Etude sur les travaux, la vie domestique et la condition morale des populations ouvrières de l'Europe* »), reconstitue les budgets des familles ouvrières, fait un inventaire des meubles, du linge, ... De même, Villermé (1782-1863) publia un « *Tableau de l'état physique et moral des ouvriers employés dans les manufactures de coton, de laine et de soie* » (1840) conçu à partir d'observations minutieuses où il suit l'ouvrier depuis son atelier jusqu'à sa demeure examinant vêtements, nourriture et budgets, l'observant dans ses moments de loisirs et ses lieux de réunion.

Ce type d'enquête de terrain a maintenant une longue tradition en sciences sociales et mêle l'observation à d'autres pratiques.

Cela peut faire l'objet d'observations et de questionnaires comme dans les travaux des époux Lynd qui analysèrent ainsi le fonctionnement et le changement dans une petite ville américaine (« Middletown ») ou ceux de Warner (« Yankee City »), ce qui lui permit d'élaborer une fameuse échelle de stratification sociale. Certains psychologues et sociologues, comme Wolfeinstein ou Quarantelli, ont aussi abondamment utilisé le questionnaire après des catastrophes naturelles⁹. Plus près de nous, on ne peut manquer de faire référence aux travaux d'Edgar Morin sur la survenue de la modernité dans un village breton au milieu des années 1960 (« La métamorphose de Plozevet » - Le livre de poche - 1984) ou sur l'enquête menée en 1969 à propos d'une célèbre rumeur (« La rumeur d'Orléans » - Point Seuil - 1982).

Dans certains cas, il est difficile de faire la part entre l'observation sur le terrain et l'expérimentation comme, par exemple, dans l'enquête d'Elton Mayo sur l'atelier Hawthorne de la Western Electric Company, célèbre expérience de sociologie du travail qui a donné naissance à l'école dite des « Relations Humaines ».

Cependant, l'observateur qu'est le chercheur ne peut pas toujours rester extérieur à son objet d'observation. Il lui est parfois nécessaire de s'y intégrer et même, en ethnologie, il ne peut guère faire autrement. La technique de « l'observation participante » consiste à s'intégrer dans le groupe que l'on cherche à étudier afin d'en comprendre le fonctionnement. On considère en général que Malinowski en est le représentant le plus éminent (en tout cas, c'est celui qui a le plus théorisé cette question) mais elle a pu être utilisée de manière plus ou moins rigoureuse auparavant (on pense par exemple à Henry Leyret, journaliste ayant acheté un « bistrot » en 1895 afin d'étudier les « mœurs ouvrières »¹⁰).

⁹ P. Mannoni : « La psychologie collective » - Que Sais je ? - PUF - 1985 ou J.P. Dupuy : « La panique » - Ed. « Les empêchés de penser en rond » - 1991.

¹⁰ Henry Leyret : « *En plein faubourg - Notations d'un mastroquet sur les mœurs ouvrières* » - Les nuits rouges - 2000.

Le nom de l'Ecole de Chicago est particulièrement attaché à cette méthode (même si les théoriciens de Chicago ne sont pas les seuls à l'utiliser et ne l'ont pas utilisée de manière exclusive) : on pensera notamment au « Ghetto » (Presses Universitaires de Grenoble – 1980) de Louis Wirth (portant sur le ghetto juif de Chicago) ou à « Street Corner Society » (La Découverte – 1996) de B.F. Whyte qui, bien qu'ayant travaillé sur Boston est considéré comme relevant de l'Ecole de Chicago.

L'observation participante permet de faire apparaître des modes de fonctionnement social qui échappent à l'entretien ou au sondage (parce que non perçus par les acteurs eux-mêmes, par exemple) mais il est particulièrement difficile pour l'observateur de ne pas faire intervenir ses préférences et valeurs propres : L'ethnologue Colin Turnbull nous en donne probablement un exemple dans un livre fascinant sur une société fondée sur la cruauté (C. Turnbull : « Les Iks – Survivre par la cruauté » - Terre Humaine – 1999).

5) EXPERIMENTATIONS.

On dit parfois que l'expérimentation n'est pas possible en sciences sociales ; c'est, dans les faits, inexact. Elle est couramment employée en psychologie et en psychologie sociale et, de plus en plus, en « économie expérimentale » (dont deux des représentants les plus éminents, Kahnemann et Tversky ont obtenu le « Prix Nobel » d'économie).

Celle-ci se fait en général en laboratoire de façon à pouvoir contrôler tous les paramètres extérieurs, mais elle peut se faire aussi sur le terrain. L'objectif consiste à manipuler les paramètres extérieurs de façon à obtenir un comportement donné. Parmi les expériences les plus connues en psychologie sociale, on peut citer l'expérience de Asch sur le conformisme, de Milgram sur la soumission à l'autorité, de Sherif sur le conflit et l'hostilité,.... En sociologie (où on fait facilement référence aux travaux de psychologie sociale), on peut penser aux Travaux d'Elton Mayo sur les conditions de travail. Les manuels d'introduction à la psychologie sociale fourmillent de ce genre d'exemples. Pour le cas plus particulier de l'économie, on pourra se référer au livre « l'économie expérimentale »¹¹.

C) OPPOSITIONS PARADIGMATIQUES.

La réalité sociale est chose trop complexe pour être perçue « telle qu'elle est » et suppose que le chercheur la simplifie. En ce sens tout objet de science est une réduction « idéal-typique » de la réalité. Chaque chercheur aura donc tendance à mettre l'accent sur un aspect de la réalité plutôt qu'un autre ; de fait, il est facile de construire des couples d'opposition. Cependant, il faut voir que ces oppositions sont elles-mêmes bien souvent des représentations « idéal-typique » des travaux en question qui, en général, prennent en considération l'ensemble des nuances propres à l'analyse des problèmes sociaux. Ainsi, on présente souvent les analyses de Karl Marx sur l'évolution sociale par une influence unilatérale de l'infrastructure économique sur la superstructure culturelle ; cette causalité correspond effectivement à l'idée générale que Marx soutenait mais on ne doit pas supposer qu'il ignorait l'existence de phénomènes de causalité inverse.

1) HOLISME – INDIVIDUALISME - INTERACTIONNISME.

L'opposition « individualisme - Holisme » est l'opposition la plus souvent retenue aujourd'hui et structure le programme de première en sociologie. Rappelons d'abord qu'il convient de ne pas confondre trois niveaux de discours concernant cette opposition. Le premier niveau est ontologique : de la totalité (groupe, société,...) ou de l'individu, quel fut le terme premier ? Bien que des auteurs comme Emile Durkheim ont pu

¹¹ N. Eber et M. Willinger : « L'économie expérimentale » - La Découverte – 2005.

prendre des positions sans ambiguïté en faveur du « holisme » (l'individu naissant dans une société déjà constituée), ce débat intéresse assez peu le sociologue tant il s'apparente au problème de « l'œuf et de la poule ». Le deuxième débat est d'ordre éthique : convient-il de valoriser l'individu ou de le soumettre aux contraintes du groupe ? En ce sens, la primauté de l'individu ne cesse de se développer (notamment depuis l'affaire Dreyfus qui témoigne de la volonté de défendre l'individu face aux institutions). Le sociologue étant avant tout un chercheur, la question est pour lui d'abord d'ordre méthodologique : doit-on, pour analyser un problème démarrer de l'individu (« individualisme méthodologique ») ou de la « totalité » (« holisme méthodologique ») ?

A l'heure actuelle, l'individualisme méthodologique, qui consiste à démarrer l'analyse des actions de l'individu pour comprendre les phénomènes sociaux qui en découlent, a « le vent en poupe » et Raymond Boudon en est le représentant le plus connu en France.

Le problème de l'approche individualiste est qu'elle ne permet pas toujours d'accéder à une compréhension du phénomène global dans la mesure où l'action conjointe d'une pluralité d'acteurs peut donner des résultats très différents les uns des autres voire des effets pervers (l'analyse de ces effets pervers est au cœur des travaux de Raymond Boudon). D'autres sociologues estiment alors qu'on doit concevoir la totalité comme une réalité « sui generis » et, à l'instar de Durkheim, démarrer de la totalité pour comprendre un phénomène social. De ce point de vue, le programme de lycée tend à opposer, de manière un peu forcée, la sociologie de l'action sociale de Weber à la sociologie du fait social de Durkheim. Ainsi, on pourrait ranger dans les « approches holistes » les travaux de Durkheim, les analyses marxistes les plus traditionnelles, le structuralisme,...

Cependant, il faut garder à l'esprit que cette opposition n'est pas de nature et qu'il s'agit simplement d'une simplification destinée à faciliter les analyses. En réalité, on peut, comme l'indiquait Simmel, passer d'un type d'analyse à l'autre suivant l'objet analysé ou le niveau d'analyse recherché. De même, des travaux habituellement qualifiés de holiste peuvent être analysés sous un angle individualiste (comme Jon Elster le fit pour les travaux de Marx). A l'inverse, Alain Touraine considère que les analyses de Raymond Boudon, mettant en évidence un individu qui ne réagit qu'à un calcul « coût -avantage », ne seraient alors pas de véritables analyses en termes individualistes mais des analyses en termes de système.

Il est donc possible d'adopter trois attitudes vis à vis de cette opposition « holisme – individualiste » :

- + Soit opter pour une des positions et considérer que l'autre n'est jamais valide.
- + Soit considérer que cette opposition est une « fausse opposition » (mais alors existe-t-il une « vraie opposition » ?)
- + Soit considérer que cette opposition est un procédé de méthode qui est plus ou moins opérationnel suivant les circonstances et qu'on peut adopter ou abandonner selon les cas.

Notons qu'il est possible d'affiner cette opposition en faisant entrer, par exemple, un troisième membre qui est l'interactionnisme. Dans ce cas, ce n'est ni la contrainte du groupe ni l'action de l'individu qui sert de point de départ à l'analyse mais l'interaction (« l'action réciproque » selon Georg Simmel) entre les individus ou les groupes : dans cette démarche générale on peut classer les travaux de Georg Simmel, Norbert Elias, l'Ecole de Chicago, Erving Goffman, Howard Becker, ... pour citer les plus connus.

2) EXPLICATION – COMPREHENSION.

Les sciences sociales (et les sciences humaines en général) ont ceci de particulier qu'elles ont des individus pensant et munis d'intentions comme objets d'analyse.

Pour certains, cela justifie le recours à « l'explication » propre aux sciences de la nature (physique, chimie,...) qui analysent des objets qui nous sont extérieurs. Dans ce cas, il faut analyser les phénomènes en cause en restant extérieur à eux (par le recours à des données statistiques ou des corrélations, par exemple).

Pour d'autres, au contraire, cette particularité des sciences sociales fait qu'on ne peut adopter les canons de la science classique et il faut, par interprétation, saisir la subjectivité des individus, le sens qu'ils donnent à leurs actions. En général on associe Durkheim à la première posture et Weber à la seconde.

3) RATIONALITE -NON RATIONALITE DE L'ACTEUR.

Cela rejoint le problème de la connaissance que les acteurs ont de leur propre activité sociale. En effet, les individus sont conscients de ce qu'ils font mais ne sont pas forcément conscients des raisons pour lesquelles ils agissent et des conséquences de leurs actions. Par exemple, on peut considérer qu'un consommateur est conscient de ses choix et du calcul « coût- avantages » qu'il fait mais on peut également supposer qu'il n'est pas conscient des influences propres à la publicité ou à son groupe d'appartenance.

On peut donc considérer que les approches néoclassiques traditionnelles nous présentent un consommateur conscient de ses choix et des résultats de ceux-ci. Dans un autre domaine, les « ethnométhodologues » considèrent que l'acteur social n'est pas un « idiot culturel » et est « aussi bon sociologue » que les sociologues eux-mêmes.

Mais l'individu rationnel des travaux de Boudon, par exemple, tout en étant conscient des raisons de ses actes n'est pas forcément conscient des effets pervers qu'il participe à faire exister. Il faut distinguer deux formes de rationalité : la « rationalité absolue » adoptée par les néo-classiques traditionnels pour qui l'individu choisit la meilleure solution possible, et la « rationalité limitée » correspondant au fait que l'individu ne choisit pas la meilleure solution possible mais « une solution satisfaisante ».

C'est ainsi qu'on oppose souvent les analyses de Raymond Boudon et Pierre Bourdieu sur l'école : selon une lecture radicale des travaux de Pierre Bourdieu, l'inégalité des chances face à l'École résulterait de ce que le capital transmis par l'École serait proche du capital familial des catégories favorisées et éloignées de celui transmis par les familles défavorisées. On se représente alors un individu comme soumis à des déterminations sociales dont il n'est pas conscient. Raymond Boudon préfère, lui, mettre l'accent qu'à réussite égale les choix de poursuite scolaire ne seront pas les mêmes suivant l'origine sociale et dépendront d'un calcul « coût-avantage » rationnel.

Cela aboutit à un problème méthodologique majeur qui est de savoir si on doit prendre en compte le discours que l'acteur social tient sur lui-même ou sur la situation dans laquelle il est plongé. Pour les uns, les acteurs ne sont pas complètement ignorants de leur situation sociale mais il leur arrive de rationaliser *a posteriori* leurs actions si bien qu'on ne peut se fier à tout coup de leur discours (c'est la position, par exemple, de Claude Lévi-Strauss) ; pour d'autres, comme les ethnométhodologues, le discours que l'acteur tient sur lui-même est au centre du travail sociologique ; pour d'autres encore, comme Bourdieu, l'acteur n'est pas conscient des déterminations qui le guident mais on peut faire apparaître celles-ci à partir de questionnaires (c'est ce qu'il fait dans son livre « La distinction » par exemple).

4) SUR-SOCIALISATION OU SOUS-SOCIALISATION DE L'INDIVIDU ?

Cela amène à la conception que nous pouvons nous faire de l'individu : dépendant de son appartenance sociale ou libre et mû par ses seuls intérêts ? Nous retrouvons les critiques qui sont parfois faites à une approche « sur-socialisée » de certaines explications sociologiques ou « sous-socialisée » de certaines explications économiques.

De nombreux auteurs, comme Mark Granoveter, recherchent une « voie médiane » entre ces deux extrêmes ; d'autres essaient de multiplier les logiques de l'action individuelle : on peut penser aux travaux de François Dubet qui retient trois principes au fondement des logiques d'action de l'individu : la communauté, le marché et le système culturel.

5) CONFLIT- COOPERATION.

C'est une opposition moins utilisée aujourd'hui mais qui a été fondamentale en d'autres périodes. Doit-on considérer que les individus sont avant tout en situation de coopération ou bien que les relations sociales sont avant tout conflictuelles ?

Bien entendu, chacun est capable de voir que les relations sont à la fois des relations de coopération et des relations conflictuelles ; cette opposition est elle aussi une opposition méthodologique.

CONCLUSION GÉNÉRALE DE LA PARTIE.

En ces domaines, il convient d'éviter deux écueils : le premier serait celui d'une indifférenciation où on considère que tout se vaut et où, notamment, on ne fait pas de différence entre le discours de sens commun et l'analyse rigoureuse que doit adopter l'enseignant. Le second écueil est inverse et consisterait à établir des cloisons totalement étanches entre les différents domaines. Ainsi, si le discours scientifique et le discours de sens commun ne peuvent être confondus, il ne s'agit pas non plus d'ignorer le second : ce que les individus ont à dire sur leur propre situation n'est pas à dédaigner et n'est pas nécessairement faux (le problème c'est que le discours de sens commun ne fournit pas les moyens de sa propre réfutation) ; l'enseignant devra de même tenir compte des représentations des élèves, non pas pour en faire un cours, mais pour les confronter à des modes d'analyse plus rigoureux.

Pour ce qui est des méthodes, il convient de dépasser les vieux conflits qui ont travaillé les sciences sociales pendant des décennies et renoncer à proclamer qu'une méthode est supérieure aux autres. Il faut plutôt admettre que toutes ont leurs défauts et que c'est la multiplication des méthodes qui permettra le mieux d'approcher d'une bonne analyse.

De même, s'il existe bien des frontières entre sciences sociales, celles-ci ne tiennent ni à l'objet étudié ni aux méthodes adoptées mais, en partie, au type de regard porté et surtout aux objectifs avoués des chercheurs au moment de l'essor des sciences sociales et à une certaine contingence historique et institutionnelle. En conséquence, s'il convient de se souvenir que si une approche sociologique n'est pas, par exemple, une approche économique ou historique, il serait dommageable de se priver de ce que peuvent apporter toutes les autres sciences sociales, des plus connues comme l'Histoire ou l'économie aux plus méconnues comme le folklore.

PARTIE II : EMERGENCE ET ESSOR DE LA PENSÉE SOCIOLOGIQUE.

On peut considérer que, depuis Platon, il y a toujours eu des penseurs du social ou de la Cité mais cette pensée restait jusqu'alors dépendante d'une pensée politique ou religieuse ainsi que de visées normatives. Pour qu'on puisse parler de sociologie et que cette discipline atteigne une véritable autonomie, il lui faut problématiser son objet et le mode de connaissance qui lui convient et qu'elle mette empiriquement à l'épreuve la pertinence de ses choix. Enfin, elle doit s'institutionnaliser (création de chaires de recherche, de revues,...). Tout cela va commencer au 19^{ème} siècle.

I) LES REVOLUTIONS DU 19^{ème} SIECLE.

La pensée sociologique apparaît véritablement à partir du milieu du 19^{ème} siècle, mais pourquoi retient-on ce moment précis alors que l'objet d'analyse, la société, a toujours existé ? On peut répondre à cette question en montrant que c'est véritablement à partir de ce moment que l'objet étudié acquiert son autonomie. En effet, jusqu'à présent on cherchait la source de la cohésion de la société dans un référent extérieur (Dieu, Le Léviathan chez Hobbes,...), question qui va changer avec l'avènement de l'idée démocratique. Par ailleurs, les penseurs des lumières vont supposer que la Société est le résultat d'un contrat entre les hommes et on en tirera l'idée que la société peut être changée par la seule volonté politique.

On voit ici l'influence de la révolution Française (« Révolution démocratique ») qui instaure l'idée que les hommes naissent libres et égaux en droit et sont dans un rapport de contrat. Pourtant, le 19^{ème} siècle montrera que les inégalités entre individus sont loin de se résorber et se structurent au contraire selon des formes nouvelles (classes sociales) ; la Révolution Industrielle naissante aura donc des effets que les hommes ne maîtrisent pas, mettant ainsi en cause le mythe de la « table rase ».

Révolution démocratique et révolution industrielle, ce sont les deux chocs majeurs que Robert Nisbet retient pour expliquer l'émergence de la pensée sociologique¹².

Ce ne sont pourtant pas les seuls chocs qui auront lieu à ce moment : à cela il faut rajouter la « révolution démographique » qui se traduira non seulement par une croissance de la population mais surtout par une concentration dans les grands centres urbains (et l'on sait la place de la grande ville dans la pensée sociologique). Le rôle de la pression démographique se retrouve dans les travaux de Durkheim et de Simmel et le rôle de la ville est essentiel chez Tönnies, Simmel et dans le cadre de l'Ecole de Chicago.

Il faut ajouter également le fait que les Etats-Unis, qui connaissent leur indépendance en 1776, constituent un exemple quasi-unique de naissance d'une Nation que l'on peut observer (et à ce titre, on comprend l'importance des travaux de Tocqueville pour la sociologie).

C'est aussi l'essor de la pensée scientifique et, notamment, un intérêt croissant à l'égard des sociétés dites « primitives » qui deviennent des terres d'élection de l'analyse scientifique et vont donner des bases à la méthode comparative et à l'évolutionnisme.

Enfin, la révolution Industrielle accompagne l'essor d'une économie de marché et d'une monétarisation croissante de la société.

Ces différents chocs vont développer leurs effets sur tout le 19^{ème} siècle aussi bien à travers la première que la seconde révolution industrielle puisque c'est dans le cadre de cette dernière qu'on verra apparaître les sociologues majeurs de la première génération : Durkheim, Weber, Tönnies, Simmel et Pareto.

II) LA TENTATION EVOLUTIONNISTE.

Au 19^{ème} siècle, l'évolutionnisme est une idée qui « est dans l'air » depuis longtemps. Déjà, au 18^{ème} siècle, les philosophes supposaient que l'Humanité évoluait vers un progrès constant en passant par des étapes de complexité croissante. On va retrouver cette idée à la fois dans les sciences de la vie avec Buffon, Lamarck et Darwin¹³ et dans les sciences de la société, notamment avec Spencer ou Comte, idée si forte qu'elle va imprégner les différentes analyses sociologiques et on peut retrouver des traces d'évolutionnisme aussi bien chez Marx que chez Durkheim (même si c'est de manière nuancée) ; en fait, dès lors qu'on essaie de retracer l'évolution passée des sociétés, il est difficile de ne pas être tenté de leur donner un « sens » et, ainsi, de hiérarchiser les diverses sociétés. Aujourd'hui, même si on se défie de cette approche, cette tentation peut se retrouver dans certains travaux.

¹² R. Nisbet : « La tradition sociologique » - PUF - 1984.

¹³ Contrairement à une croyance tenace, l'idée d'évolution est bien antérieure à Darwin

III) ANCÊTRES ET PRECURSEURS.

A) AUGUSTE COMTE (1798-1857).

On associe Auguste Comte à la sociologie pour une première raison, c'est qu'il fut l'inventeur du terme en 1839. Il aurait préféré l'appellation « physique sociale » mais celle-ci avait déjà été utilisée par Adolphe Quételet. Le choix des termes n'est pas innocent puisqu'on voit les références à la science (« physique » et « Logos ») illustrant bien les ambitions d'Auguste Comte. Comte écrit juste après la Révolution Française et renvoie dos à dos les révolutionnaires et les réactionnaires. Il reproche aux réactionnaires la volonté illusoire de vouloir revenir au temps d'avant la Révolution Française et d'aller contre les « évolutions inéluctables » de la société mais, parallèlement, il reproche aux révolutionnaires d'être prisonniers de l'illusion de la « table rase » consistant dans la croyance qu'il est possible de changer la société par la seule volonté politique ; cela, selon Comte, ne peut amener qu'à des désillusions. Selon lui, si on veut améliorer la société, il faut d'abord comprendre son mode de fonctionnement et son monde de changement : « lois d'organisation de la société » et « lois d'évolution de la société » (qu'il traduise plus directement par « Ordre et Progrès ») sont donc les deux centres d'intérêt d'Auguste Comte qu'il se promet d'analyser scientifiquement. Pour lui, on doit mettre en place une analyse scientifique de la société qui permettra de prévoir ses évolutions car, selon ses termes, « savoir c'est prévoir et prévoir c'est pouvoir ». Il en tirera l'idée que toutes les sociétés passent par « trois états », chaque état étant dominé par un mode de pensée et un mode d'organisation sociale spécifique : ainsi, dans « L'état théologique » qui atteindra son apogée durant le Moyen-Âge européen, les phénomènes naturels sont expliqués par le surnaturel, successivement par l'attribution d'intentions aux objets (« fétichisme »), l'action de plusieurs dieux (« polythéisme ») ou celle d'un seul Dieu (« monothéisme ») et l'organisation sociale est avant tout militaire. A cet âge théologique succède un « état métaphysique » dominé par les « légistes », âge transitoire où l'explication de phénomènes ne se fait plus à partir de forces naturelles mais à partir d'entités abstraites comme la « Raison », la « Nature » ou la « Matière ». Enfin la troisième étape, « l'âge positif », est celle de l'esprit scientifique, où on ne cherche plus une cause aux phénomènes mais où on cherche à dégager les interrelations entre phénomènes : c'est l'étape de la science, de l'industrie et de la production.

Les idées d'Auguste Comte ne sont guère retenues par les sociologues contemporains (à l'exception notable de Norbert Elias) mais il convient de s'en souvenir car il va poser là quelques jalons de la sociologie à venir (ainsi que de certains de ses excès) : une ambition « scientifique », une analyse holiste de la société, le recours au déterminisme (la connaissance d'une étape de la société permet de connaître les suivantes) et il est adepte de l'idée évolutionniste qui connaîtra son heure de gloire au 19^{ème} siècle.

B) HERBERT SPENCER (1820 – 1903).

Herbert Spencer, qui fut le sociologue le plus célèbre de son temps, est aujourd'hui totalement oublié¹⁴. C'est à la fois un penseur partisan de l'individualisme et opposé à l'Etat mais surtout le principal représentant de ce qu'on a appelé le « darwinisme social ». Il se situe dans le courant très classique de l'évolutionnisme (considérant que la société progresse vers une « mieux » en adoptant une organisation toujours plus complexe) mais que cette évolution se fait par la « sélection des meilleurs » (ou par « la lutte pour la vie »), la société ayant un rôle de sélection similaire à la sélection naturelle mise en évidence par Darwin¹⁵. Dans ces conditions, toute idée qui aurait pour résultat d'aider les plus faibles serait mal venue pour

¹⁴ ¹⁴ Il est difficile de trouver aujourd'hui des textes de Spencer si ce n'est, via Internet, sur le site des « classiques des sciences sociales ».

¹⁵ Il faut signaler que Darwin lui-même n'a pas pris de positions relevant du « darwinisme social ».

l'ensemble de la Société puisqu'elle freinerait la progression des meilleurs. On voit que cette démarche n'entre guère en cohérence avec les valeurs sociales actuelles mais elle fut largement acceptée dans une Angleterre Victorienne qui était en pleine « révolution industrielle ». C'est aussi un penseur « organiciste » c'est à dire qu'il assimile la société à un organisme dont les éléments sont interdépendants. Son exemple permet d'ailleurs de montrer que la sociologie et les sciences de la vie ont entretenu des liens très serrés et se sont souvent échangés des concepts¹⁶.

C) TOCQUEVILLE ET MARX¹⁷.

1) Karl MARX (1818-1883)

Philosophe, économiste, historien, sociologue, Karl Marx est avant tout le penseur de la société industrielle et de ses corollaires : concentration des entreprises, exploitation et aliénation. Pour lui, la société industrielle est également marquée par un antagonisme de classes (bien que ses propos soient, de ce point de vue, à nuancer puisque, selon ses écrits, il distingue entre deux et huit classes sociales) et par des tendances contradictoires qui lui sont inhérentes. Enfin, en considérant que les modes de production se succèdent au cours de l'Histoire, il se situe dans une optique assez classique marquée par une forme d'évolutionnisme.

2) Alexis de TOCQUEVILLE (1805-1859).

Contemporain de Marx et de Comte, Alexis de Tocqueville était traditionnellement plutôt considéré comme relevant de la philosophie politique et il a fallu attendre Raymond Aron pour qu'il soit introduit tardivement dans le corpus des sociologues. Il est fréquent qu'on le compare à Marx¹⁸ aussi bien par l'ampleur de son travail que par le fait qu'il aboutit à des conclusions divergentes. Connus surtout par son ouvrage « De la démocratie en Amérique », Tocqueville va s'intéresser à l'essor de l'égalisation des conditions dans les sociétés modernes, c'est à dire à la fin de la transmission héréditaire des statuts, et les Etats-Unis lui semblent être à la pointe de cette évolution. Il va donc s'intéresser aux conséquences positives et négatives de cette évolution et notamment au conflit latent entre la liberté et l'égalité, à la « tyrannie de la majorité » et à l'émergence d'un « Etat omnipotent et doux ». Ainsi, alors que Marx peut être vu comme le penseur de la société industrielle, Tocqueville peut être assimilé au penseur de la société démocratique.

IV) LES PREMIÈRES PIERRES.

La fin du 19^{ème} siècle va constituer un moment essentiel. Historiquement, il s'agit de la « seconde révolution industrielle » fondée sur de nouvelles innovations techniques et l'émergence de nouvelles filières de production (électricité, chimie,...). Pour les sociologues, il s'agit également de ce qu'on appelle la « première modernité » où les Grandes Institutions (Armée, Etat, Ecole,...) prennent une place majeure et se chargent de « construire » un individu abstrait dont la figure la plus représentative est celle de l'électeur.

C'est aussi à ce moment qu'apparaissent les figures essentielles de la sociologie moderne : Durkheim, Weber, Tönnies, Simmel, Pareto.

¹⁶ D. Guillo : « Sciences sociales et sciences de la vie » - PUF – 2000 ainsi que B. Pequignot et P. Tripiet : « Les fondements de la sociologie » - Nathan – 2000.

¹⁷ Nous consacrerons peu de place à ces auteurs qui seront vus de manière plus précise par ailleurs.

¹⁸ R. Aron : « Essai sur les libertés » - Hachette Pluriel – 2005.

A) UNE MATRICE PREMIERE : COMMUNAUTE ET SOCIÉTÉ CHEZ FERDINAND TÖNNIES.

Ferdinand Tönnies (1855-1936) est connu pour un livre essentiel, « Communauté et Société » (1885), qui présente une typologie féconde et retrace le passage d'un type d'organisation sociale à un autre : passage de la « communauté » à la « société ». Dans le cadre de la communauté, les relations sont fondées sur la chaleur, la profondeur et la confiance : liens de sang et liens de parenté, liens de proximité, liens spirituels qu'on retrouve typiquement dans les groupements communautaires – famille, village, communauté d'esprit (communauté religieuse, amitié, art,...). A la base de ces liens, Tönnies décèle une volonté qu'il nomme « volonté organique », fondée sur la « compréhension », ensemble des sentiments réciproques communs, liée à l'habitude, à la coutume et à la mémoire.

A l'autre extrémité de l'évolution sociale, on trouve la « Société » dont la forme la plus typique est la « Grande ville cosmopolite ». Ici les relations sont essentiellement sociétaires, fondées sur le contrat, sur le calcul effectué en fonction d'un but à atteindre donc sur une volonté qu'il nomme « volonté réfléchie », toutes relations dont le caractère est éphémère et tournées vers le futur : les relations commerciales ou les associations à visée commune et les relations de politesse sont les modèles mêmes de ce type de relations. L'évolution sociale se fait progressivement des formes purement communautaires vers les formes les plus sociétaires en passant par divers stades intermédiaires : de la famille au stade du voisinage, du village puis du bourg et enfin de la ville. Cette progressivité de l'évolution montre qu'il n'y a jamais une communauté pure ou une société pure mais un mixte de relations communautaires et de relations sociétaires.

Cette typologie ne vient pas de nulle part : en effet, le dualisme « communauté »/« société » recouvre une coupure « campagne/ville » et on voit également que la typologie de Tönnies emprunte à une distinction plus ancienne de Henry Maine qui opposait, dès 1861, les relations contractuelles aux relations statutaires.

Cette typologie exercera une influence non négligeable puisqu'elle n'est pas sans rappeler la typologie de Durkheim des formes de solidarité (organique/mécanique) et de Max Weber qui s'en inspirera explicitement en distinguant la communalisation, qui est fondée sur le sentiment subjectif d'appartenir à une même communauté, et la sociation, compromis ou coordination d'intérêts motivée rationnellement.

Cette distinction est encore utilisable aujourd'hui, cependant un sociologue comme Roger Sue estime qu'on a assimilé à tort la relation sociétaire à la relation contractuelle en sous estimant l'importance d'un autre type de relation qui se développe aujourd'hui qui est la « relation d'association » (relation volontaire mais qui n'a pas le caractère formel de la relation contractuelle).

B) EMILE DURKHEIM (1858-1917).

Emile Durkheim est communément considéré comme le « fondateur » de la sociologie scientifique mais il ne faudrait pas pour autant croire qu'il est arrivé dans un « désert sociologique »; en fait, il a su imposer sa démarche à des rivaux comme Gabriel Tarde ou René Worms et a su, surtout, institutionnaliser la discipline en donnant un cours de sciences sociales à Bordeaux en 1887, en occupant la première chaire de sciences sociales à Bordeaux (1906) et en créant « L'Année Sociologique », principale revue de sociologie de l'époque. Mais il dut aussi imposer la sociologie face aux autres approches possibles de l'homme, notamment les approches bio-sociologiques et raciales. Il n'eut enfin de cesse d'établir le « territoire scientifique » de la sociologie en déterminant clairement l'objet de celle-ci (la contrainte sociale) et en mettant en évidence que toute réflexion sur la société devait se garder du recours aux « prénotions » en adoptant une posture scientifique commune à toutes les sciences.

S'il fallait retenir deux concepts du travail méthodologique de Durkheim, ce serait probablement ceux de holisme et de contrainte sociale car pour lui le « fait social », objet d'étude de la sociologie, se reconnaît en ce qu'il exerce une contrainte sur l'individu. Par ailleurs toute étude d'un fait social doit démarrer du groupe qui est, selon Durkheim, logiquement et historiquement antérieur à l'individu et qui ne peut donc se réduire à la somme des individus.

Aucune science n'est totalement indépendante du contexte historique durant lequel elle se développe et s'est particulièrement vrai pour la sociologie. En effet, pour Durkheim, la sociologie ne vaudrait pas une heure de peine si elle n'avait qu'un intérêt spéculatif.

« Nous estimerions que nos recherches ne méritent pas une heure de peine si elles ne devaient avoir qu'un intérêt spéculatif. Si nous séparons avec soin les problèmes théoriques des problèmes pratiques, ce n'est pas pour négliger ces derniers : c'est, au contraire, pour nous mettre en état de les mieux résoudre » (Extrait de « De la division du travail social »).

Durkheim est un penseur représentatif de la III^{ème} République : celle-ci, née de la défaite, reste fragile, marquée par les scandales et les tentatives de déstabilisation de la république (affaire Boulanger) ; le conflit entre l'Eglise et l'Etat pose le problème de la laïcité ; enfin, la Religion n'étant plus en mesure de fournir un consensus reposant sur des croyances collectives, il convient de constituer une « morale laïque ».

C'est aussi la période de la seconde révolution industrielle marquée par l'approfondissement du travail en usine et l'affirmation croissante de la classe ouvrière aussi bien dans la participation aux bourses du travail que dans la création d'associations professionnelles (association des chapeliers en 1879, des travailleurs du livre en 1881, des cheminots en 1890) ou de syndicats (autorisés par la loi Waldeck-Rousseau de 1884) comme la création de la Confédération Générale du Travail en 1895 et, bien sûr, dans des grèves dures (Anzin en 1884, Fourmies en 1889 et 1891, Courrières en 1906) .

Durkheim, attentif aux possibilités de consensus dans la société, perçoit ces conflits sociaux comme des situations anormales résultant du manque de coopération entre les groupes sociaux. Dans son ouvrage « de la division du travail social » il met en évidence le fait que les sociétés modernes fondent leur solidarité non plus sur la ressemblance entre les hommes et la soumission à une conscience collective mais sur le fait que la « spécialisation des fonctions » rend les hommes dépendant les uns des autres. Mais il constate qu'il existe des « formes anormales » de la division du travail (dont les conflits sociaux sont une des manifestations), formes qui n'arrivent pas à assumer leur fonction traditionnelle de solidarité.

La III^{ème} République sera également ébranlée par l'Affaire Dreyfus : à cette occasion c'est, d'après le sociologue Richard Sennett, toute une partie de la France qui cherche à se construire une identité communautaire en s'opposant à un ennemi supposé, « le juif », et en sacrifiant un individu à l'honneur d'une institution (en l'occurrence, l'institution militaire). C'est à l'occasion de cette affaire que sera créée la « ligue des droits de l'Homme », que s'imposera en France le clivage « Droite-Gauche » et, surtout, qu'apparaîtra la figure nouvelle de « L'intellectuel » (représenté par Emile Zola et son « J'accuse »). Pour Durkheim, ce sera l'occasion d'insister sur le fait que si l'individualisme croissant qui apparaît dans les sociétés modernes peut dégénérer en égoïsme ou en anomie (c'est l'objet de son ouvrage sur le suicide), il ne saurait être question d'opprimer l'individu au profit du groupe. Il convient donc de voir que si Durkheim se range clairement dans le camp du « holisme » d'un point de vue méthodologique, il n'en défend pas moins l'individu et l'individualisme qu'il convient de distinguer de l'anarchie et de l'égoïsme et qui, selon lui, est « *le seul système de croyances qui puisse assurer l'unité morale du pays* ». (Extrait de « *L'individualisme des intellectuels* » - 1898). Pour autant, l'individualisme n'est pas, pour Durkheim, une propriété naturelle de l'homme mais est le produit de la société de son époque. Toutefois, Durkheim s'inquiète des excès possibles de l'individualisme, notamment du fait qu'à la suite du relâchement des

contraintes, on risque de voir se développer « l'infinité des désirs » ayant toute probabilité d'aboutir à la frustration (cette idée est au cœur de sa présentation du « suicide anémique »).

C) LE FOYER ALLEMAND.

1) MAX WEBER (1864-1920).

Historien, juriste, économiste, et sociologue, Max Weber prit une part essentielle dans la construction de la sociologie allemande (avec notamment la création de la « société allemande de sociologie ») et prit une part active dans la vie de son pays (participation au Traité de Versailles en 1918, ainsi qu'à la rédaction de la constitution de Weimar et à la création du parti démocrate).

D'un point de vue méthodologique et épistémologique, on le rattache généralement à l'idée que la sociologie ne peut pas suivre les canons des « sciences de la nature » car l'interprétation que les individus font de leurs actes est essentielle dans la compréhension du phénomène social. Il s'ensuit que l'action sociale, action orientée vers autrui et ayant une signification, est au cœur de sa sociologie; la tâche du sociologue est alors de comprendre la signification de l'action par interprétation (« sociologie compréhensive »). On classe généralement Max Weber parmi les tenants de la « sociologie de l'action sociale.

Deux concepts majeurs traversent ses analyses, celui de « rationalisation croissante de la société » et celui de « désenchantement du monde ». Le premier signifie que les sociétés modernes (de l'Europe de l'Ouest et du continent nord-américain) se distinguent des autres par le fait que la compréhension du monde se veut de plus en plus rationnelle (démonstration rationnelle, calcul, ajustement des moyens aux fins visées, codification et formalisation de relations de plus en plus impersonnelles), rationalisation qu'il retrouve dans la plupart des activités sociales, la bureaucratisation en étant l'exemple le plus significatif; mais on peut aussi citer la musique écrite (par opposition à la musique transmise par imitation), la rationalisation de l'organisation du travail,... Cependant, l'essor de ces explications rationnelles au détriment des « explications magiques » ne peut offrir de réponses au « pourquoi » des choses, il s'ensuit alors un « désenchantement du monde ».

2) GEORG SIMMEL (1858-1918).

La notoriété de Georg Simmel a connu des évolutions surprenantes : extrêmement célèbre de son temps, il a influencé, via le sociologue Robert Park, l'Ecole de Chicago (dominante aux Etats-Unis durant les années 1920 et 1930) puis a connu une longue éclipse (notamment en France) avant de revenir en grâce depuis les années 1980. A titre d'exemple, on peut signaler que ses deux œuvres principales, « la philosophie de l'argent » (écrite en 1905) et « Sociologie » (écrite en 1908) n'ont été traduites en France qu'en 1987 et 1999. Auteur déroutant, il passe d'un domaine à l'autre et multiplie les digressions sans s'inquiéter des frontières préétablies : ainsi, il peut entamer une analyse sociologique à partir de l'analyse d'un visage ou de l'anse d'un vase.

Par ailleurs il s'intéresse aussi bien aux « grands » phénomènes sociologiques comme l'Etat, la religion, l'argent,... qu'aux « petits » phénomènes apparemment sans importance comme le regard, la coquetterie, la mode,... Pour lui, l'objet de la sociologie n'est ni la « contrainte sociale » (Durkheim), ni l'action socialement orientée (Weber) mais l'action réciproque (nous dirions aujourd'hui l'interaction) et cette position particulière fait que ses travaux sont parfois assimilés, à tort d'après nous, aux approches individualistes. Il est ensuite connu pour avoir voulu développer une « sociologie formale » (ou de la forme), considérant que ce qui intéresse le sociologue c'est la forme que prennent les interactions (conflit, coopération, dissension, fusion,...) et non les contenus de l'interaction (la coopération relève-t-elle de l'intérêt ou de l'amitié, le conflit est-il économique, politique, sportif,... ?).

Si on doit retenir quelques thèmes majeurs chez lui c'est d'abord que l'interaction est toujours faite de deux éléments contraires, la rupture et le lien, qu'il compare au pont et à la porte (le pont reliant deux rives qui étaient auparavant séparées et la porte divisant un espace qui était auparavant relié) : on doit donc toujours repérer les éléments de lien et de rupture ; c'est ainsi qu'il a, par exemple, fait considérablement avancer la réflexion sur les conflits en montrant que ceux-ci devaient être considérés comme des éléments structurants de la relation sociale.

Il a également montré que l'évolution sociale suivait un mouvement « d'objectivation » débouchant sur un phénomène qu'il nomme « tragédie de la culture » (deux concepts assez proches de la « rationalisation croissante » et du « désenchantement du monde » chez Max Weber).

Parmi les thèmes qu'il aborde, trois d'entre eux méritent d'être signalés : d'abord son analyse des interactions au niveau le plus proche des individus (ce qu'il appelle les « cercles sociaux ») qui anticipe sur l'analyse des réseaux sociaux qu'on développera à la fin du 20^{ème} siècle ; ensuite, sa perception de l'importance de la classe moyenne naissante dans les transformations d'une société. Enfin, son ouvrage majeur porte sur le rôle de l'argent dans les sociétés comme reflet et comme facteur des transformations sociales ; il en montrera les divers effets aussi bien sur l'essor de la liberté individuelle que sur l'émergence de nouvelles formes de contraintes ou sur l'aplanissement des valeurs.

D) VILFREDO PARETO (1848-1923)

Ingénieur de formation, Vilfredo Pareto a eu pour ambition d'introduire de « véritables méthodes scientifiques » dans les sciences sociales. Surtout connu comme économiste, il est l'auteur d'un énorme « Traité de sociologie générale » (1916). L'analyse de Pareto démarre de la distinction entre actions logiques et actions non logiques (ce qui ne veut pas dire illogiques). Les actions logiques sont caractérisées par le fait que les moyens utilisés sont appropriés au but visé et elles relèvent de l'analyse économique. La sociologie s'intéresse plus aux actions non logiques caractérisées par une rupture entre les moyens et les buts visés (actes de politesse, actions magiques, ... mais aussi effets pervers de l'action). Pareto considère que ces actions non logiques dépendent d'éléments stables qu'il appelle « résidus » et qui correspondent à six cas : « l'instinct de combinaison » (l'innovation), la « persistance des agrégats » (routine, tradition), le « besoin de manifester ses sentiments », la sociabilité, l'intégrité de l'individu et le « résidu sexuel ». Ces « résidus » sont les éléments qu'on retrouvera de tout temps et tout lieu mais ils peuvent prendre des formes ou des justifications différentes que Pareto appelle les « dérivations » ; ces dérivations sont au nombre de six : l'affirmation, l'argument d'autorité, les arguments fondés sur des principes ou des sentiments, les preuves verbales (propagande).

Dès lors on peut, d'après Pareto, définir un « état d'équilibre » de la société mais cela ne signifie pas l'absence de changement ; celui-ci se fera essentiellement par la « circulation des élites » : dans une optique appartenant au « darwinisme social », il estime que les « meilleurs » peuvent apparaître dans toutes les couches de la société et que ceux qui apparaissent dans les couches inférieures prendront la place des moins méritants dans les couches supérieures.

V) CONCLUSION : DE L'UTILITE DES CLASSIQUES.

Auguste Comte, Herbert Spencer, Alexis de Tocqueville, Karl Marx, Emile Durkheim, Ferdinand Tönnies, Max Weber, Vilfredo Pareto, Georg Simmel, tous ces auteurs (et tous ceux que nous n'avons pas cités) ont écrit sur leur société et on pourrait croire de prime abord que nous avons là autant de descriptions différentes, voire contradictoires, qui ne permettent pas de voir une démarche convergente et pourraient laisser penser qu'on a affaire là à autant

de récits personnels et non à des travaux scientifiques. En réalité, il faut saisir que tous ces auteurs ont observé la même société et les mêmes transformations (à la nuance près qu'une partie du travail de Tocqueville porte sur l'Amérique), à savoir les bouleversements qui ont accompagné les révolutions démocratiques du 19^{ème} siècle et les deux révolutions industrielles mais chaque auteur a eu tendance à privilégier un point de vue particulier : Marx a surtout vu l'essor d'une société industrielle marquée par les phénomènes de classe, Tocqueville est le penseur de la société démocratique, Spencer le penseur d'une forme d'individualisme naissant, Durkheim s'inquiète de la transformation et de la remise en cause de la cohésion de ces sociétés, Weber voit une société plus rationnelle et plus scientifique, Simmel est le penseur d'une société moins figée dans ses traditions mais renaissant à chacune des interactions individuelles et surtout le penseur d'une société de plus en plus gagnée par l'argent.

Pour Robert Nisbet, ces sociologues qu'il appelle « classiques » ont donc tous voulu apporter des réponses aux mêmes questions qui sont au nombre de cinq :

+ Les transformations la société remettent en cause la capacité des hommes à vivre ensemble mais aux liens communautaires succèdent de nouvelles formes de lien social (lien sociétaire chez Tönnies, solidarité organique chez Durkheim, sociation chez Weber, cercles sociaux chez Simmel,...).

+ Il s'ensuit également une transformation de la hiérarchie sociale : si on constate la fin de la hiérarchie en ordres issue de l'Ancien Régime, le nouveau type de hiérarchie qui se développe doit il être analysé en termes de statuts (Tocqueville), de classes (Marx), doit on retenir plusieurs hiérarchies (Weber) ou plutôt insister sur le rôle d'une ou de classes moyennes (Simmel) ?

+ Il s'ensuit une transformation des modes d'autorité : Tocqueville s'intéresse surtout à la Démocratie, Marx voit apparaître de nouveaux rapports de domination dans les rapports de classe. Pour Max Weber, une autorité rationnelle tend à supplanter l'autorité traditionnelle ; Simmel analyse les transformations de pouvoir induites par l'argent.

+ Se pose aussi la question du sacré : parmi les formes d'autorité, la religion semble voir sa place remise en cause ; sera-t-elle remplacée par une autre forme de légitimation (comme le souhaitait Comte) ou continue-t-elle à occuper une place centrale (rôle de la religion aux Etats-Unis selon Tocqueville), éventuellement sous-jacente (le rôle du protestantisme dans l'essor du capitalisme chez Weber) ou bien est elle seulement la traduction de besoins psychologiques qui pourront se développer sous d'autres formes (Simmel) ?

+ Enfin, tous ces auteurs ont vu que la société qui apparaît au 19^{ème} siècle est porteuse de dangers pour les individus et pour elle même : c'est le phénomène de l'aliénation chez Marx, la tyrannie de la majorité pour Tocqueville, le désenchantement du monde chez Weber, la tragédie de la culture chez Simmel et l'anomie chez Durkheim.

Donc, il y aurait, au delà des divergences entre auteurs, une profonde unité quant aux questionnements. Pour Robert Nisbet, il s'agirait dans tous ces cas d'une réponse à la philosophie de la « table rase » : les sociétés ont leur mode de fonctionnement et de transformation qu'il convient de connaître et on ne peut espérer les changer par la simple volonté en espérant faire « table rase du passé ». Ainsi Patrick Cingolani estime que la sociologie classique a puisé son inspiration à deux sources apparemment contradictoires, l'impulsion révolutionnaire et l'impulsion réactionnaire (c'est ce qu'on retrouve explicitement chez Auguste Comte).

Cependant, il convient de ne pas gommer de réelles différences chez tous ces auteurs.
+ Ils peuvent d'abord se situer dans la tradition du positivisme (Comte, Durkheim) ou des « deux sciences » (Weber, Simmel).

+ Ensuite, l'angle d'attaque de leur analyse peut différer : holiste (Durkheim, Marx), individualiste (Weber), interactionniste (Simmel). Cependant, on sait aujourd'hui que cette distinction ne doit pas être trop forcée et qu'il vaut peut-être mieux suivre Simmel qui, même s'il privilégie l'approche interactionniste, est un partisan du pluralisme méthodologique, considérant qu'une approche donnée ne vaut que selon le domaine abordé et ce que l'on veut faire.

+ Ils se différencient par ailleurs nettement sur les causes du changement social. Si tous reconnaissent qu'il existe de multiples causes, certains mettent suffisamment l'accent sur une cause spécifique pour qu'on puisse considérer leur approche comme mono-causale (Marx et la lutte des classes, Durkheim et la démographie), d'autres considèrent que le changement social ne peut être que la résultante de causes multiples (Weber, Simmel).

+ Enfin, si chez quelques auteurs, le caractère évolutionniste de l'analyse est évident (évolutionnisme strict chez Comte, plus modéré chez Durkheim), Simmel et Weber récusent tout évolutionnisme (et s'ils l'utilisent, çà n'est qu'à titre méthodologique).

La préparation au Capes n'est pas un exercice d'érudition sur l'histoire de la pensée sociologique et, pour paraphraser Durkheim, cela ne vaudrait pas une heure de peine si çà ne permettait pas de mieux analyser la situation actuelle.

De ce point de vue, les auteurs classiques restent toujours utiles. En effet, notre société connaît de multiples transformations, notamment depuis le milieu des années 1960 et depuis les années 1990. Quelles sont-elles ?

+ L'amélioration du niveau de vie et la réduction des inégalités dans les années 1960, tendances remises en cause plus récemment posent le problème de la moyennisation de la société et de la nature de la hiérarchie sociale actuelle. Les travaux de Marx et de Tocqueville peuvent-ils nous servir ici ?

+ Dans une société démocratique où les moyens d'information sont omniprésents, quel est le poids de « l'opinion publique », quelle est la force de l'opinion majoritaire ? La tyrannie de la majorité diagnostiquée par Tocqueville est-elle toujours d'actualité ?

+ Nous sommes dans une société où le niveau d'instruction s'élève de plus en plus, pourtant la science n'a apparemment, plus la même légitimité qu'il y a quelques décennies. Est-ce un effet pervers de la « rationalisation croissante » ou un « retour de bâton » du au « désenchantement du monde » ?

+ L'essor des moyens de communication et notamment d'Internet suscitent l'émergence de « relations en réseau » (certains parlent même de sociétés en réseau) et l'éclosion de nouvelles « communautés virtuelles » (Myspace, Facebook,...) illustrant l'idée d'une société « *in statu nascendi* » (renaissant régulièrement). Ici, Marx ou Durkheim ne nous seront pas d'une grande utilité, en revanche les analyses de Simmel sur les réseaux sociaux donnent quelques clés d'analyse.

+ Nous sommes passés durant le 19^{ème} siècle de relations communautaires à des relations sociétares (ce qu'avaient bien vu Tönnies et Durkheim) où les Institutions occupent une place essentielle. Voyons-nous émerger de nouvelles relations (d'association ou relations en réseau,... ?).

+ Aujourd'hui, chacun peut rêver à la célébrité (par les émissions de « télé-réalité » ou en se mettant en scène sur Internet,...) mais les risques de déception et de frustration sont à la hauteur de ces désirs. C'est ce qui inquiétait déjà Durkheim dans son analyse du suicide lorsqu'il parlait de l'anomie comme conséquence de « l'infinité de désirs ».

+ Enfin, le fait monétaire va connaître une progression étonnante (notamment dans la société française) à partir des années 1980, à la fois économiquement avec l'ouverture de divers services publics au marché, la dérégulation des marchés financiers et l'apparition du commerce par Internet, mais aussi socialement, avec l'essor des jeux d'argent (aussi bien dans les bars qu'à la télévision ou sur Internet). On mesure ici toute l'importance des travaux de Georg Simmel dans ce domaine.

PARTIE III : LA SOCIOLOGIE AU XX^{ème} SIECLE : QUELQUES REPÈRES.

I) ESSOR DE LA PENSEE SOCIOLOGIQUE

A) L'EXPERIENCE AMERICAINE : LA PREMIERE ECOLE DE CHICAGO.

Aux Etats-Unis, la première chaire de sociologie est créée en 1876 et le premier département de sociologie d'une université sera celui de l'Université de Chicago, fondé en 1892 par Albion Small. Toutefois, on considère généralement que c'est à partir de 1910 que la sociologie américaine va connaître son véritable essor à travers « L'Ecole de Chicago » et sous la houlette de Robert Park (nettement influencé par Georg Simmel et par le paradigme darwinien) et de William Thomas. Nous avons déjà vu que le contexte historique n'est pas sans lien avec la direction que prend un courant sociologique : c'est particulièrement vrai pour l'Ecole de Chicago.

En effet, Chicago va connaître une expansion démographique spectaculaire, passant de 5000 habitants en 1840 à plus de 3 300 000 en 1930, expansion alimentée pour l'essentiel par l'immigration. Les arrivées successives d'immigrants se logeant dans les quartiers de la ville, aboutiront à des situations de ségrégation ethnique et territoriale et la densité urbaine créera une « personnalité urbaine » typique (ressemblant fortement à la personnalité déjà décrite par Georg Simmel). Pour ces sociologues, Chicago sera alors le lieu de la « désorganisation sociale » (délinquance, prostitution,...) consécutive à cette croissance anarchique. Pour autant, tous les auteurs n'aboutiront pas à cette conclusion : ainsi, William Foot Whyte (qu'on rattache généralement à l'Ecole de Chicago) montrera comment les pratiques délinquantes peuvent aboutir à une forme de régulation sociale d'un quartier.

Bien que ne dédaignant pas l'utilisation des données statistiques, les sociologues de Chicago sauront profiter des apports particuliers que leur confère la ville et privilégieront le travail de terrain fondé sur l'entretien ou l'observation participante.

B) LE CULTURALISME (ÉCOLE DITE DE « CULTURE ET PERSONNALITÉ »).

L'Ecole dite « Culture et personnalité » ou (« culturalisme ») vient essentiellement de l'ethnologie. Elle procède de l'idée que la culture d'une société constitue un tout homogène

et que sa transmission via la socialisation permet la constitution d'une personnalité typique de cette culture, ce que Kardiner dénomme la « personnalité de base »¹⁹. Dans cette optique, Ruth Benedict distingue les sociétés « apolliniennes » où l'individu recherche l'harmonie et la coexistence pacifique et les sociétés dionysiaques où l'individualisme et l'agressivité sont valorisés²⁰. De même, sa collègue Margaret Mead étudie trois sociétés marquées par des personnalités de base différentes : les Arapesh, doux et pacifiques, les Mundugomor, agressifs, et les Chambulis où la domination est le fait des femmes²¹.

Cette approche a pu être transposée aux cas des sociétés « complexes » : on distinguera ainsi une personnalité typique de l'américain, du français ou de l'allemand. Il y a certainement une part de vraisemblance dans ces descriptions mais on voit qu'elles reposent sur un certain nombre d'hypothèses qui ne doivent pas être trop restrictives comme selon lesquelles la culture d'une société tend à constituer un ensemble cohérent, que la culture d'une société constitue une totalité originale et que la personnalité est étroitement liée à cette culture.

De toute évidence, cela peut s'appliquer à des « sociétés simples » et de petite taille mais l'application à des sociétés modernes, de grande taille et complexes, est plus délicate notamment parce que l'ensemble des valeurs de ces sociétés ne forme pas nécessairement un tout absolument cohérent et que cela suppose une théorie de la socialisation par imprégnation simple qui ne semble pas correspondre à la réalité observable.

C) STRUCTURE ET FONCTION.

1) LES FONCTIONNALISMES : MALINOWSKI, MERTON.

La notion de fonction est ancienne et consiste à dire qu'une institution, un trait culturel ou un ensemble de manières de faire doit satisfaire un besoin particulier. De là, la tendance est forte à vouloir expliquer un phénomène social par sa fonction et à l'opposer à une explication par la cause de son apparition (en fait, la fonction permet d'expliquer pourquoi un phénomène se maintient mais pas forcément pourquoi il a apparu). Cependant, il est des cas où faute de traces écrites utilisables, on ne peut guère chercher dans le passé les causes d'apparition d'une institution sociale, on peut alors être tenté de se rabattre sur l'analyse de la fonction. Cette contrainte est particulièrement présente dans le cas de l'ethnologie et c'est dans ce cadre que s'est développé le « fonctionnalisme ». Le sociologue Guy Rocher distingue deux formes de fonctionnalisme. Pour lui, l'ethnologue Bronislaw Malinowski est le représentant typique du « fonctionnalisme » absolu : toute institution et tout trait culturel sont nés de la nécessité de satisfaire un besoin, donc expliquer l'existence d'un élément passe par la recherche de sa contribution à l'ensemble. Le deuxième fonctionnalisme est le « fonctionnalisme relativisé » de Robert K. Merton qui reproche à Malinowski de considérer que tout ensemble social est parfaitement intégré et que par conséquent tout élément social a nécessairement une fonction. Merton va relâcher ces hypothèses en montrant qu'un élément peut remplir plusieurs fonctions et que plusieurs fonctions peuvent être assumées par des éléments différents, qu'il existe des fonctions « latentes » (non voulues) à prendre en compte et, qu'enfin, il faut toujours tenir compte de la présence d'éléments dysfonctionnels. Ce dernier point permet de souligner que si un ensemble social suppose un certain degré d'intégration, l'intégration n'est jamais totale.

2) STRUCTURE ET STRUCTURALISME.

D'après Raymond Boudon, l'utilisation du terme « structure » aurait tant de sens en sociologie qu'il serait impossible d'en faire une recension exhaustive. On peut toutefois

¹⁹ A. Kardiner : « L'individu dans la société » - Gallimard – 1969.

²⁰ R. Benedict : « Echantillons de civilisation » - Gallimard- 1950.

²¹ M. Mead : « Mœurs et sexualité en Océanie » - Plon – 1963.

considérer, a minima, qu'une structure est un « ensemble d'éléments et de liens entre ces éléments dans lequel la modification d'un élément ou d'un lien entraîne la modification de l'ensemble »²² et circonscrire le terme à deux grandes orientations : une orientation « réaliste » où la structure correspond à une certaine réalité sociale (« structures économiques » ou « structures de classe » chez Marx par exemple) ; la seconde orientation est nominaliste et la structure correspond alors à un modèle d'analyse sous-jacent à la réalité. Les exemples suivants appartiennent à cette deuxième orientation.

a) LE STRUCTURO-FONCTIONNALISME DE PARSONS.

Le travail de Talcott Parsons relève d'une très grande ambition puisqu'il cherche rien moins que faire, pour la sociologie, le travail que les néo-classiques (et notamment Pareto) ont effectué pour l'économie, à savoir établir un cadre général d'analyse. En conséquence, ses influences sont diverses : Pareto, Weber, Znaniecki, Durkheim et, d'après François Chazel, Simmel que, pourtant, Parsons récuse²³.

De fait, son travail s'étend sur plusieurs décennies et a connu des « glissements » réguliers : d'une analyse fondée sur l'orientation normative de l'action, il est passé peu à peu à une analyse en termes de structures puis à une conception du changement social renouant en partie avec des perspectives évolutionnistes, ces trois moments se recouvrant partiellement.

Dans un premier temps, il va surtout s'intéresser, dans la perspective de Weber et de Tönnies, à la diversité des formes de l'action en établissant un « idéal-type » des formes de l'action et en procédant à une décomposition de la dichotomie « Communauté- Société » en montrant que chacun de ces modes d'interactions (communautaire-sociétaire) recouvre cinq logiques (« Pattern-variables ») de l'action. Cela lui permet donc d'analyser toute forme d'orientation de l'action et d'interactions.

Mais pour lui, le système social est composé d'un système d'interactions et d'Institutions réglant les attentes de rôles. En ce sens, le système d'action est d'abord le produit d'un système de valeurs dominant l'ensemble.

Le « système général d'action » est composé de quatre sous-systèmes classés par ordre croissant de richesse en information : le sous-système biologique, le sous-système psychologique, le sous-système social et, au sommet, le sous-système culturel²⁴. Le sous-système social et lui-même formé de quatre composantes structurales (Valeurs, normes, collectivités, rôles) et assurant quatre « pré-requis fonctionnels » (quatre fonctions) : la stabilité normative (acceptation des valeurs assurée par la socialisation), l'intégration (respect des normes assuré notamment par le Droit), la poursuite des buts (action politique) et l'adaptation (mobilisation des moyens nécessaires à la poursuite des buts qui est assuré par le sous-système économique).

Enfin, il s'intéresse au changement social et, distinguant le changement d'équilibre à l'intérieur du système social du changement affectant le système lui-même, il distingue trois stades d'évolution, le stade primitif, le niveau intermédiaire et la société moderne, renouant avec les travaux de Comte et de Spencer (à la différence qu'il pense que les sociétés ne passent pas obligatoirement par chacun de ces trois stades).

On comprend donc l'appellation de « structuro-fonctionnalisme » puisqu'on a à la fois la mise en évidence d'une structure d'interactions sous-jacente au système social et la présence de pré-requis fonctionnels. Pour autant, on pourrait également qualifier une partie du travail de Parsons d'interactionnisme ou de culturalisme (puisque le système de valeurs détermine l'ensemble du système social).

²² Y. Alpe et alii : « Lexique de sociologie » - 2^{ème} édition - Dalloz – 2007.

²³ F. Chazel : « La théorie analytique de la société chez Talcott Parsons » - Mouton – 1974.

²⁴ G. Rocher « Introduction à la sociologie générale » - Tome 2 – Points Seuil – 1968.

Œuvre ambitieuse, le travail de Parsons a également fait l'objet de fortes critiques, lui reprochant de surestimer le caractère homogène et stable des sociétés (notamment par l'intériorisation des valeurs) et de sous-estimer les aspects dysfonctionnels et les conflits. Le sociologue C.W. Mills a probablement été le plus sévère estimant que son cadre d'analyse est trop général pour apporter quoi que ce soit à l'analyse d'une situation concrète, le classant dans les apories de ce qu'il appelle, avec dédain, « La Grande Théorie »²⁵. Malgré ces critiques, on peut estimer injuste l'oubli relatif dans lequel il est tombé aujourd'hui.

b) LE STRUCTURALISME DE LEVI-STRAUSS.

Le structuralisme désigne un mouvement d'idées qui s'est développé dans les années 1960 aussi bien en linguistique qu'en ethnologie (Lévi-Strauss), en psychanalyse (Lacan), psychologie (Piaget), sociologie (Bourdieu),...

Au départ, il s'agit d'un concept tiré de la linguistique (et de Saussure et Jakobson en particulier) selon lequel les termes utilisés dans une langue n'ont pas de réalité linguistique en eux-mêmes mais seulement dans les rapports qu'ils entretiennent entre eux²⁶.

Cette démarche va être importée dans les sciences sociales par Claude Lévi-Strauss. Son idée de départ est que si les individus sont parfois clairement conscients de la réalité sociale dans laquelle ils vivent, ce n'est pas toujours le cas et il est donc dangereux de se fier uniquement à ce que les individus disent de leur propre pratique sociale. Il vaut donc mieux essayer de dégager la réalité sociale qui échappe à leur conscience. Cependant, les divers éléments (culturels et sociaux) propres à chaque société n'existent pas en eux-mêmes mais avant tout dans les rapports qu'ils entretiennent les uns avec les autres.

Par exemple, Lévi-Strauss résout un mystère déjà soulevé par Radcliffe-Brown qui est que l'on constate dans de nombreuses sociétés une relation entre l'attitude que chacun a l'égard de son père et à l'égard de son oncle maternel (qui a un statut essentiel puisqu'en « donnant » sa sœur à autrui, il est le « donneur de femme »).

Pour comprendre cela, il faut prendre en considération quatre couples de relations - entre mari et femme, entre père et fils, entre la mère et son frère et enfin entre oncle maternel et neveu - relations formant un système stable. Ainsi chez les « Trobriands », étudiés par Malinowski, les relations entre père et fils et entre mari et femme sont familières alors que les relations entre la mère et son frère ainsi que celles qui unissent l'oncle maternel et le neveu sont distantes. Chez les indigènes du lac Kutubu, en Nouvelle-Guinée, il y a des relations de confiance entre le père et le fils ainsi qu'entre la mère et son frère, mais de défiance entre le mari et la femme ainsi qu'entre le neveu et son oncle maternel. Ainsi, dans tous ces cas, il peut y avoir des relations différentes d'une société à l'autre mais on retrouvera deux relations de confiance et deux relations de défiance, d'où sous les différences qu'avaient perçues de nombreux ethnologues, on trouve une ressemblance dans l'organisation des systèmes de parenté; c'est ce qui fait dire à Lévi-Strauss qu'il y a une universalité de l'esprit humain.

D) L'ECOLE DE FRANCFORT

L'Ecole de Francfort naît officiellement en 1923 mais ses principaux contributeurs - Theodor Adorno (1903-1969), Max Horkheimer (1895-1973), Walter Benjamin (1892-1940) - sont dans l'obligation de s'exiler aux Etats-Unis dans les années 1930 avant de se fixer sur la côte Ouest en 1941.

Ils cherchent à développer une « théorie critique » de la société alliant le marxisme et la psychanalyse en mettant en lumière le rôle de l'inconscient dans les processus sociaux. Dans cette optique, les industries culturelles et la culture de masse constituent un appareil de

²⁵ C. W. Mills : « L' imagination sociologique » - La Découverte- poche -1997.

²⁶ O. Ducrot et J.M. Schaeffer : « Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage » - Points Seuil - 1995.

domination idéologique et d'aliénation des masses, culture de masse à laquelle Theodore Adorno oppose « l'art pur », source, selon lui, de contestations et de libération.

Parmi les continuateurs de l'École de Francfort, il faut citer Herbert Marcuse (1898-1978), généralement considéré comme le principal inspirateur des mouvements contestataires des années 1960, et Jürgen Habermas.

E) L'INTERACTION AU CŒUR DE LA RÉALITÉ SOCIALE.

A partir des années 1950, on va assister à une renaissance des perspectives initiées par l'École de Chicago qu'on appellera « seconde École de Chicago ». Les influences seront bien sûr celles de la première École de Chicago et, indirectement, de Georg Simmel (dont les intuitions, rarement citées, se retrouvent à chaque page des ouvrages d'Erving Goffman, par exemple). Parallèlement, cette seconde École de Chicago subit aussi l'influence de Georges Herbert Mead (considéré également comme un pionnier de la psychologie sociale) Enfin, le goût particulier de cette école pour le travail de terrain permet de retrouver les travaux de terrain effectués préalablement par des sociologues comme Warner ou Lynd.

1) L'INTERACTION SYMBOLIQUE.

G.H. Mead est un des premiers à avoir montré comment l'individu construit la conscience d'être soi à travers les interactions. C'est notamment le jeune enfant qui, à travers les jeux "réglementés" tels qu'une partie de "cache-cache" ou de football, va non seulement intégrer des règles mais surtout apprendre à "se mettre à la place" des autres, à jouer différents rôles et à adopter les attitudes nécessaires aux différentes activités du groupe.

L'interaction symbolique est un terme employé pour la première fois par Blumer en 1937 et repose sur l'idée que les individus agissent à l'égard des choses en fonction du sens que les choses ont pour eux. Mais ce sens, ou cette signification, provient des interactions de chacun avec autrui. On peut alors dire qu'une situation sociale n'a pas de signification en elle-même mais seulement en fonction de la « définition » qui aura été faite conjointement par les acteurs au cours de l'interaction. Le concept de « définition de la situation », introduit en sociologie par Thomas et Znaniecki dans « Le paysan polonais »²⁷, est un concept central des approches interactionnistes ou assimilées.

Parmi tous les auteurs importants (Herbert Blumer, Anselm Strauss,...) nous choisirons de présenter seulement deux d'entre eux qui ont marqué la sociologie du XX^{ème} siècle.

a) HOWARD BECKER

H. Becker est surtout connu pour son ouvrage « Outsiders »²⁸ dans lequel il renouvelle l'analyse de la déviance à partir d'études de terrain portant sur deux populations, les fumeurs de Marijuana et les musiciens de danse. Il dégage de son travail quelques concepts nouveaux comme celui de « carrière » *désignant l'ensemble des relations que le titulaire d'un rôle entretient avec les autres, ces relations étant amenées à se modifier*. Il montre que la déviance ne doit pas être analysée simplement comme la transgression d'une norme existant a priori mais que l'établissement de cette norme est le produit de l'action de certains groupes qu'il nomme « entrepreneurs de morale ». Dans cette optique de « l'étiquetage » (« Labeling theory »), la déviance est moins le fait du déviant que d'une définition de la norme élaborée par la « société ». Ainsi, un même comportement peut passer de l'état de comportement normal à celui de déviance suivant les groupes ou les périodes de l'histoire : par exemple, l'homosexualité et l'Interruption Volontaire de Grossesse ont quitté la catégorie des attitudes déviantes du fait d'une nouvelle définition sociale de ceux-ci. À l'inverse, l'usage du tabac ou

²⁷ F. Znaniecki et W. Thomas : « Le paysan polonais en Europe et en Amérique » - Armand Colin – 2005.

²⁸ H. Becker : « Outsiders – Etudes de sociologie de la déviance » - Métailié – 1991.

de l'alcool au volant ont suivi le cheminement inverse. Cependant, le déviant va suivre une « carrière déviante » passant par diverses étapes, de la première transgression à l'insertion dans un groupe de déviants, en passant par l'étiquetage proprement dit.

Il faut noter que, bien que les approches interactionnistes se distinguent des approches holistes comme celles de Durkheim, ce dernier avait développé des intuitions proches dans un chapitre consacré à la « nécessité du crime »²⁹.

b) ERVING GOFFMAN.

Bien qu'inclassable, Erving Goffman est généralement considéré comme une des figures de proue de l'interactionnisme symbolique et, on peut le dire sans risque d'erreurs, comme un des sociologues les plus importants du XX^e siècle. Son travail est avant tout qualitatif, utilisant aussi bien les approches de terrain que des exemples tirés de journaux, de revues ou de romans. Emile Durkheim est sa référence sociologique majeure mais ses analyses ne sont pas sans rappeler les travaux de Georg Simmel.

D'une manière ou d'une autre, son travail porte avant tout sur les interactions entre individus qui ont la caractéristique d'être fragiles : une mauvaise entrée en matière, une gaffe peuvent briser l'interaction. Plus encore, elle peut faire « perdre la face » à un des interactants, or « sauver la face » est sans doute le premier objectif de l'individu en interaction. Pour entrer en interaction, il faut pouvoir définir celle-ci, ce que les individus feront à partir des « cadres » qui leur sont offerts (cadres naturels ou physiques et cadres sociaux) mais cela n'exclut pas les risques d'impairs ou de bévues ; pour préserver l'interaction, les individus utilisent alors des « rites d'interaction » (rite d'entrée et de sortie dans un groupe ou rite de réparation en cas d'impair). Dans chaque interaction, l'individu devra jouer un « rôle » mais alors que dans une perspective fonctionnaliste, le rôle est perçu comme imposé à l'individu, Goffman insiste toujours sur la « distance au rôle » que peut prendre l'individu ; dans ce cadre Goffman développe une approche « dramaturgique » selon laquelle le monde social est un théâtre où nous jouons des rôles sur scène mais aussi en coulisses.

Goffman s'intéresse donc aux interactions de tous les jours, celles qui semblent évidentes à tout un chacun et ne posent aucun problème. Pourtant, c'est dans les cas où l'interaction est en danger que l'on comprend combien ces « routines » sont fragiles et difficiles à établir. Il le montre par exemple dans « Stigmates – Les usages sociaux des handicaps »³⁰ en montrant combien l'entrée en interaction devient difficile dès lors que l'une des deux parties est un « stigmatisé », stigmatisé physique (handicapé, aveugle,...) ou « stigmatisé social » (chômeurs, SDF,...).

Il analysera également les situations où la distance au rôle est difficile à prendre dans son ouvrage « Asiles », résultat d'un travail de terrain dans un hôpital psychiatrique³¹. Il s'agit ici pour lui, de voir comment les interactions et la construction de soi se mettent en place dans une « Institution Totalitaire » c'est à dire une Institution qui prend en charge l'individu durablement et sous tous ses aspects.

Ces deux derniers ouvrages dépassent en fait la simple analyse de cas particuliers car en abordant le problème des relations avec les stigmatisés, Erving Goffman fait apparaître la « grammaire » générale des interactions entre non stigmatisés et rappelle qu'en réalité tout individu est stigmatisable à un moment ou un autre de sa vie. A travers son analyse d'un hôpital psychiatrique, il dégage les logiques d'interactions dans toute forme d'institution totalitaire (couvent, prison, navire, pension,...).

²⁹ E. Durkheim : « Les règles de la méthode sociologique » - PUF – 2007.

³⁰ E. Goffman : « Stigmates – Les usages sociaux des handicaps » - Ed. de Minuit – 1975.

³¹ E. Goffman : « Asiles – Etudes sur la condition sociale des malades mentaux » - Ed. de Minuit – 1968.

Cependant, on aura reproché à Erving Goffman de ne pas prendre suffisamment en compte le poids des structures sociales et il est vrai qu'on peut se demander si son travail est généralisable ou s'il n'est valable que pour l'américain de classe moyenne ; aussi dit-il avec humour que les structures sociales sont essentielles et donc que, lui, ne s'intéresse qu'à ce qui est secondaire.

2) L'ETHNOMETHODOLOGIE.

L'ethnométhodologie est un courant d'analyse apparaissant au milieu des années 1960 et bien qu'Harold Garfinkel (son représentant le plus connu avec Aaron Cicourel) s'éloigne d'emblée de la tradition interactionniste, on perçoit des ressemblances entre ces deux approches, ne serait ce que par l'importance accordée aux faits de communication entre acteurs. Le terme, calqué sur les termes « ethnobotanique » ou « ethnophysiologie » doit être compris comme la juxtaposition de « logos » (science) et « ethnométhodo » qu'on peut traduire par les « méthodes utilisées quotidiennement ». En clair, il s'agit pour le sociologue de s'intéresser aux « méthodes que chacun met en oeuvre pour donner un sens au monde et à ses actions ». Donc l'objet de l'ethnométhodologie est le monde quotidien et les méthodes développées par les membres de ce monde. Cela suppose donc que le sociologue s'appuie sur les dires des membres de la société dont les discours sont considérés comme aussi valides que le discours du sociologue ; du coup, on peut considérer que « l'individu n'est pas un idiot culturel » et il n'y a plus de rupture entre le savoir savant et le savoir profane.

L'analyse se fondant sur le discours du « membre » de la société fait apparaître un certain nombre de propriétés de ces discours qui constituent les concepts essentiels de l'ethnométhodologie. La première est « l'indexicalité » qui désigne le fait que le langage est toujours incomplet et qu'on ne peut comprendre un discours qu'en en connaissant le contexte d'énonciation ; en conséquence, une vérité est locale et non généralisable.

Le deuxième concept est celui de la réflexivité qui désigne le fait que le discours est à la fois un élément de description de la réalité sociale et un élément de la construction de celle-ci (« *Décrire, c'est constituer* »).

Enfin, « l'accountability » (traduite par « descriptibilité » ou « restitabilité ») signifie que le social n'est pas donné mais se construit dans les pratiques quotidiennes de l'individu.

Il en résulte que la réalité sociale n'est pas une donnée mais est le produit des interactions. Pour autant, comment obtenir que ces interactions diverses aboutissent à une réalité partagée communément et ayant une certaine stabilité? Il faut alors mobiliser deux concepts d'Alfred Schutz (un des inspirateurs de l'ethnométhodologie) qui sont la possibilité d'intersubjectivité par laquelle un individu comprend le sens des actions d'autrui et la typicalité qui est le processus permettant la construction de catégories générales, de types d'expériences ou de comportement constituant des schèmes de référence

L'ethnométhodologie s'attache donc à faire une analyse des « micro situations » du quotidien. Parmi celles ci, on peut citer le développement de « l'analyse de la conversation » qui fera le lien avec les recherches socio-linguistiques.

3) LA CONSTRUCTION SOCIALE DE LA RÉALITÉ.

En 1966, parut un livre de Peter Berger et Thomas Luckman, « La construction sociale de la réalité » se situant dans la lignée de la sociologie phénoménologique de Schutz. Cherchant à dépasser les approches objectivistes (Durkheim) et subjectivistes (Weber), ils conçoivent la société comme une réalité à la fois objective et subjective. Leur livre s'ouvre sur une première partie consacrée à la connaissance du monde social et montrant que la réalité est intersubjectivité et qu'elle se construit dans l'interaction. Mais pour pouvoir mener ses activités quotidiennes à bien, l'individu a besoin d'une certaine stabilité. Celle-ci lui sera

fournie par un processus de typification et la constitution d'un stock de connaissances communes à tous. Dans la deuxième partie, les auteurs montrent comment la société devient peu à peu une réalité objective : dès lors qu'arrive un troisième acteur dans l'interaction et, surtout, dès lors que la « typification » se répète, celle-ci tend à s'objectiver et s'institutionnaliser (du « on refait comme la dernière fois » de la typification, on passe à « C'est comme ça »). Les Institutions vont permettre également d'objectiver la réalité car elles n'ont pas besoin pour cela d'une cohérence fonctionnelle, il suffit qu'elles soient légitimées. Puis, après la typification et l'institutionnalisation, l'objectivation sera renforcée par les rites et les rôles. Enfin, les auteurs montrent le rôle central des socialisations primaire et secondaire dans ce processus.

4) AUX MARGES DE LA SOCIOLOGIE : LE « COLLEGE INVISIBLE » DE PALO-ALTO.

Avec l'Ecole de Palo-Alto, appelée également « collège invisible », nous nous situons aux frontières du territoire sociologique tel qu'il est couramment délimité, aussi trouvons nous peu d'ouvrages de vulgarisation ou de synthèse en sociologie y faisant référence³². C'est probablement du au fait que l'objet central de cette Ecole est la « communication » (empruntée aux théories de la communication de Werner et de Von Neumann) et qu'il traverse aussi bien les domaines de la psychologie ou de la psychanalyse que de la sociologie et s'intéresse à divers domaines comme les thérapies familiales ou la schizophrénie,...

L'idée de base de cette démarche est qu'il y a toujours communication et « qu'on ne peut pas ne pas communiquer » : l'interaction est donc au cœur. La démarche est ensuite clairement systémique et on s'intéresse prioritairement aux phénomènes de feed-back (« rétroaction »), à savoir comment les résultats d'un système vont réagir sur ce même système soit en l'équilibrant (« feed-back négatif » ou « homéostasie »), soit en l'éloignant de son équilibre (« feed-back positif »). Un des concepts majeurs de cette école est le « double-bind » (« double injonction paradoxale ») : ce concept a d'abord été développé par Gregory Bateson, chef de file du collège invisible, au cours d'un travail de terrain ethnologique puis transposé à l'étude de la schizophrénie et à l'étude des relations en général : le « double-bind » est une injonction paradoxale, c'est à dire qu'en la suivant on la nie (par exemple obéir à l'injonction « sois libre » témoigne d'une absence de liberté). Cette injonction paradoxale peut se produire aussi quand deux niveaux d'information fournissent des informations contradictoires (si, par exemple, le ton de la voix contredit le contenu des paroles).

Le seul fait qu'Erving Goffman soit traditionnellement rattaché à Palo-Alto montre que son apport à la sociologie est loin d'être inutile. On peut aussi signaler les travaux d'Edward T. Hall³³ adaptant les techniques de l'éthologie aux sociétés humaines et s'intéressant à la relation à l'espace, à la gestuelle ou au temps selon les sociétés, ainsi que les travaux de Ray Birdwhistell consacrés à la gestuelle et l'utilisation du corps. Il faut retenir également les travaux de Gregory Bateson ainsi que les écrits stimulants de Paul Watzlawick³⁴.

F) LA SOCIOLOGIE DES RÉSEAUX.

La sociologie des réseaux ne s'intéresse ni aux propriétés formelles des individus formant société ni aux contraintes de la société sur ces individus mais aux liens et échanges existant entre les individus (ou toute autre entité comme des entreprises par exemple). L'objectif est donc de formaliser les types de relations existant entre les individus. Ainsi, en 1967, le psychologue Stanley Milgram entamera une expérience originale dite « du

³² Y. Winkin : « La nouvelle communication » - Point Seuil – 2000.

³³ Par exemple : E. T. Hall : « Au delà de la Culture » - Point Seuil – 1987.

³⁴ P. Watzlawick : « La réalité de la réalité » - Point seuil – 1984.

petit monde » : dans celle ci il demande à des individus de faire parvenir une lettre à un « individu cible » (en l'occurrence un agent de change de Boston) en usant uniquement de leurs relations personnelles ; le suivi du parcours des lettres permettra à Milgram de déterminer la taille et l'importance des réseaux de relations (en l'occurrence, il faudra en moyenne cinq intermédiaires pour que le message parvienne à « l'individu cible », quand il lui parvient).

Plus tard, en 1973, le socioéconomiste Mark Granovetter renouvellera l'analyse de la recherche d'emploi en montrant que des individus (auxquels il a adressé un questionnaire) ont trouvé leur nouvel emploi essentiellement par leur réseau de relations (plus que par les petites annonces ou des agences de placement) et que les relations professionnelles (dites « liens faibles ») étaient plus efficaces que les relations familiales ou amicales (dites « liens forts ») d'où sa théorie dite de « la force des liens faibles ».

Enfin, partant de l'analyse des réseaux de relations d'un individu, certains sont passés à l'analyse du « réseau complet » c'est à dire à la prise en compte de l'ensemble des réseaux dans une société. Ainsi, Robert Putnam a pu montrer que ces réseaux, drainant des échanges et de la confiance, peuvent constituer un véritable « capital social », essentiel pour la cohésion d'une société³⁵. Putnam, en diagnostiquant un supposé déclin du capital social aux Etats-Unis depuis les années 1960 a entraîné d'importants débats.

Ces trois exemples montrent les contours que peut prendre la sociologie des réseaux. Pour autant, l'idée de réseaux existe depuis longtemps. La plupart des auteurs voient deux précurseurs essentiels : Georg Simmel et sa conception des « cercles sociaux »³⁶ et le psychosociologue Moreno qui a développé l'idée de sociométrie et la technique des sociogrammes dans les années 1930.

L'analyse des réseaux fait appel à un des outils mathématiques tels que la théorie des graphes ou le calcul matriciel. Les graphes permettent de montrer, par exemple, comment les échanges peuvent se faire, ou l'information peut circuler, suivant les contacts existant entre divers individus. Il en découlera quelques concepts essentiels dans la sociologie des réseaux : on dira, par exemple, qu'il y a redondance si les contacts sont suffisamment nombreux pour que l'information puisse passer par plusieurs chemins. En revanche si un individu A est en relation avec B et C et que B et C ne se connaissent pas, on parle d'un « trou structural » qui donne un pouvoir non négligeable à A. On peut déterminer également si la conjonction des diverses relations permettent d'aboutir à une forme stable (« équilibre structural ») ou non.

Dans une époque où les relations sociales prennent de plus en plus des formes « réticulaires » (notamment avec les formes issues d'Internet comme les « chats » ou les mal-nommées « communautés virtuelles »,...) et où l'analyse des organisations implique la compréhension des relations informelles, cette sociologie des réseaux ouvre de nouvelles perspectives d'analyses³⁷.

II) PORTRAITS D'AUTEURS.

I) LES QUATRE COINS DE LA SOCIOLOGIE FRANÇAISE.

1) PIERRE BOURDIEU (1930- 2002) ET LE « STRUCTURALISME CONSTRUCTIVISTE ».

Pierre Bourdieu est probablement le sociologue français le plus connu et cité en France et à l'étranger. Né en 1930 dans une famille modeste du Sud-Ouest, passe l'agrégation de

³⁵ R. Putnam « Bowling alone » - article traduit dans A. Bevort et M. Lallement : « Le capital social » - Ed. La découverte - 2007

³⁶ L. Deroche-gurcel et P. Watier : « La sociologie de Georg Simmel » - PUF – 2002.

³⁷ P. Mercklé « Sociologie des réseaux sociaux » - La Découverte – 2004.

philosophie puis devient professeur de sociologie à la Sorbonne avant d'occuper la chaire de sociologie du collège de France à partir de 1981 ; politiquement, il s'engage très à gauche et soutient notamment les mouvements de grève de 1995.

Ses références théoriques sont multiples puisqu'on y décèle généralement l'influence de Durkheim, de Weber et de Marx, influences apparemment contradictoires mais qui illustre sa volonté de dépasser l'opposition « objectivisme –subjectivisme » (et « individu-groupe ») qu'il considère comme inutile et néfaste pour la recherche et justifie l'appellation « structuralisme constructiviste » qu'il donne à sa démarche (Pierre Ansart l'a dénommée « structuralisme génétique ») (certains sociologues, notamment individualistes, contestent le fait qu'il aurait réussi à dépasser cette opposition et considèrent qu'il se situe dans la mouvance « holiste »).

A ses débuts, il s'est intéressé à l'ethnologie et à l'analyse de la société kabyle mais c'est en 1964 qu'il s'est vraiment fait connaître avec la parution de « Les héritiers »³⁸ qui appartient à l'ensemble des travaux qu'il consacre au rôle de l'école dans la société. Le thème de la Culture est un de ses autres thèmes de prédilection, notamment à travers son ouvrage, paru en 1979, « La distinction »³⁹.

Avec l'ambition de surmonter l'antinomie « individu-groupe », il reprend le concept philosophique d'*habitus* qui désigne un système de dispositions durable acquis au cours de la socialisation mais cet *habitus* qui recouvre « ce qui va de soi ou ce qui se fait apparemment naturellement n'interdit pas pour autant l'autonomie de l'individu, l'*habitus* représente donc à la fois une capacité de reproduction et une capacité d'innovation. L'espace social analysé par Bourdieu est structuré en divers « champs » c'est à dire des espaces sociaux spécifiques relativement autonomes comme le « champ politique », le « champ religieux », le « champ artistique », le « champ scolaire »,... cependant ces champs ne sont pas des données qui s'imposent aux individus, ils sont structurés par les actions et stratégies des individus.

A l'intérieur de ces champs les intervenants sont dotés de capitaux spécifiques dont Bourdieu distingue quatre sortes : le capital économique recouvrant l'ensemble des revenus et possessions, le capital culturel (ensemble des savoirs aussi bien que des dispositions), le capital social (réseau durable de relations sociales), le capital symbolique (l'honneur, le prestige, la réputation,...).

Les gens peuvent se retrouver proches les uns des autres dans l'espace social et être enclins à se rapprocher ce qui peut aboutir à la constitution de classes sociales mais, pour Bourdieu, les classes sociales ne sont pas un donné, elles n'existent qu'à l'état virtuel et sont « *quelque chose qu'il s'agit de faire* ». Les classes existent donc parcequ'elles sont en lutte pour démontrer leur existence ; cela se fera par exemple par le goût et la distinction : dans son ouvrage « La distinction » (écrit en 1979 mais fondé sur des questionnaires passés au début des années 1960), il montre que le goût permet de se situer socialement, et de situer les autres, distinguant la classe dominante de la petite bourgeoisie (marquée par la « bonne volonté culturelle ») et des catégories populaires (animées par le « goût du nécessaire »)⁴⁰.

Mais ses contributions les plus connues concernent l'analyse du rôle de l'École : au début des années 1960, se situant à rebours des thèses sur l'école égalitaire, il montre que celle-ci ne parvient pas à réduire l'inégalité des chances. Il explique cette situation par une proximité entre la culture transmise par l'école et la culture des classes dominantes. L'École, finalement, aboutit à reproduire en les masquant des inégalités déjà existantes dans la société (thèse contestée notamment par Raymond Boudon -voir plus bas). Mais en masquant ces inégalités, l'école les rend légitimes et exerce une « violence symbolique » à l'égard des classes populaires.

³⁸ Bourdieu Pierre et Passeron, Jean-Claude. - Les héritiers : les étudiants et la culture. - Ed. de Minuit - 1964

³⁹ Bourdieu Pierre. - La distinction : critique sociale du jugement. - Paris : Ed. de Minuit, 1979

⁴⁰ Voir le fascicule consacré à la Culture.

Pierre Bourdieu s'est également intéressé aux liens possibles entre la sociologie et l'économie dans son ouvrage « Les structures sociales de l'économie »⁴¹.

Bourdieu a eu une grande influence sur de nombreux sociologues contemporains, notamment à travers la revue « Actes de la Recherche en Sciences Sociales », (même s'ils sont parfois critiques à son égard) et on peut citer parmi ceux-ci Luc Boltanski (notamment son travail sur les cadres⁴²), Patrick Champagne (notamment ses travaux sur les sondages d'opinion⁴³), Frédéric Lebaron (sur le discours de l'économie⁴⁴), L.D. Wacquant (notamment sur le corps), Nathalie Heinich (sur l'art),...

Mais il a été aussi critiqué : par exemple; Claude Grignon lui reproche d'aboutir dans « La distinction » à des représentations stéréotypées qui agissent plus par la séduction qu'elles provoquent sur le lecteur que par leur force démonstrative.

Les critiques de Bernard Lahire sont à mettre à part puisqu'il s'agit à la fois de critiques et de continuité. Bernard Lahire reproche à Bourdieu d'envisager l'habitus comme un tout homogène entraînant, par exemple, des goûts semblables dans les différents domaines (les membres des catégories supérieures, par exemple, auraient un goût spécifique pour les pratiques distinctives comme l'écoute de la musique classique, l'art contemporain, les films sous-titrés,...). Pour Lahire, il s'agit là de cas extrêmes et quasiment inexistant, la règle étant plutôt la juxtaposition de goûts dissemblables (un même individu écouterait de l'opéra et regarderait un feuilleton américain à la télévision,...). Il entend montrer que l'habitus n'est pas homogène et que les individus ont la possibilité de mettre en sommeil, ou de réanimer, des dispositions particulières : il entend là créer une véritable « sociologie psychologique ».

La bibliographie de Pierre Bourdieu est immense, aussi nous contenterons nous de signaler quelques ouvrages :

Il y a quelques « classiques » de Bourdieu dont les candidats au capes doivent au moins connaître le contenu :

- P. Bourdieu et J. C. Passeron : « Les héritiers : les étudiants et la culture » - Ed. de Minuit, 1964.
- P. Bourdieu et J. C. Passeron : « La reproduction : éléments pour une théorie du système d'enseignement » - Ed. de Minuit -1970.
- P. Bourdieu : « La distinction : critique sociale du jugement » - Ed. de Minuit 6 1979.

Quelques ouvrages sont plus simples d'accès, constitués d'articles courts, et permettent d'avoir une première approche de l'auteur :

- P. Bourdieu : "Choses dites" – Minuit - 1987.
- P. Bourdieu « Questions de sociologie »-Minuit – 1981.
- P. Bourdieu « Raisons pratiques » - Seuil – 1994.
- On peut également utiliser le livre d'entretiens avec L.J. D. Wacquant : « Réponses. Pour une anthropologie réflexive » - Seuil - 1992.

Autres ouvrages :

- P. Bourdieu : « La misère du monde »- Seuil – 1993 : constitué de séries d'entretiens. On peut également citer ce qu'on pourrait considérer comme la suite de ce travail : S. Beaud, J. Confavreux et J. Lingaard : « La France invisible » - La Découverte – 2006.
- P. Bourdieu : « Les structures sociales de l'économie » - Seuil - 2000.

⁴¹ P. Bourdieu : « Les structures sociales de l'économie » - Liber – 2000.

⁴² L. Boltanski : « les cadres, formation d'un groupe social » - Ed. de Minuit – 1982.

⁴³ P. Champagne : « Faire l'opinion – Le nouveau jeu politique » - Ed. de Minuit – 1990.

⁴⁴ F. Lebaron : « La croyance économique – Les économistes entre science et politique » - Liber – 2000.

Ouvrage de vulgarisation :

- P. Bonnewitz : « Pierre Bourdieu – Vie, œuvre, concepts » - Ellipses – 2002.

Il y a de nombreux ouvrages critiques sur le travail de Bourdieu parus ces dernières années.

On se contentera de signaler :

- Le travail sociologique de Pierre Bourdieu : dettes et critiques / sous la dir. de Bernard Lahire. - Paris : Ed. la Découverte, 1999

2) L'INDIVIDUALISME METHODOLOGIQUE DE RAYMOND BOUDON.

Sociologue français né en 1934, agrégé de philosophie, professeur à la Sorbonne, il est le chef de file de "l'individualisme méthodologique"(appelé également « actionnisme », à ne pas confondre avec l'actionalisme d'Alain Touraine) qui vise à réintégrer dans la sociologie la prise en compte de l'acteur en considérant que celui ci agit selon un calcul « coût-avantage ». Il suivra les cours de Heidegger en Allemagne et ceux de Merton et Lazarsfeld à Columbia et il soutiendra ses deux thèses sous la direction de Jean Stoezel et de Raymond Aron.

Se revendiquant de Max Weber et proche de la démarche des économistes néo-classiques, l'individualisme méthodologique de Raymond Boudon s'en distingue cependant. En effet, il intègre moins d'axiomes que ces derniers : alors que la démarche des néo-classiques comprend six axiomes (individualisme, compréhension, rationalité, instrumentalisme, égoïsme, maximisation), celle de Weber en comprend deux (l'individualisme et la compréhension) et celle de Boudon trois (individualisme, compréhension, rationalité, qui plus est, « rationalité limitée »). L'approche constitue donc une certaine « réduction » de l'approche weberienne mais elle laisse plus de place à l'incertain que les approches néoclassiques les plus traditionnelles (qui, bien sûr, peuvent être amendées en intégrant des hypothèses comme l'asymétrie d'informations).

Son travail tourne donc toujours autour de l'application de la méthode de l'individualisme méthodologique par opposition au holisme.

Pour lui, il faut retenir que les hommes sont rationnels (en termes de rationalité limitée) c'est à dire qu'ils ont en général de bonnes raisons d'agir comme ils agissent, ce qui lui permet de considérer que les concepts comme « l'opposition à la nouveauté » ne sont ni scientifiques ni explicatifs. Par ailleurs, les phénomènes sociaux doivent être vus comme la résultante des actions individuelles. Enfin, le travail du sociologue consiste à des modèles idéal- typique permettant d'analyser une situation donnée.

Les concepts essentiels qu'il faut retenir de son analyse sont donc la notion de comparaison « coûts- avantages » (lesquels ne se limitent pas à la seule dimension économique), l'idée d'agrégation des comportements (qui ne se réduisent pas à une addition), enfin l'idée « d'effet pervers » (appelés aussi « effets *émergents* » ou « effets de composition ») qui désigne le produit non voulu et non attendu de l'agrégation des comportements.

Cela l'a poussé à aborder des domaines variés comme l'égalité des chances et le rôle de l'Ecole, le fonctionnement social et notamment le rôle des effets pervers, le changement social, la formation des croyances et la relecture des classiques à la lumière de l'individualisme méthodologique.

On le connaît notamment pour son analyse de l'égalité des chances face à l'Ecole qu'on oppose souvent à l'analyse de Pierre Bourdieu. Dans ce cadre, il met en avant le rôle des stratégies des élèves et des familles dans les choix d'orientation et de poursuite d'études, familles et élèves qui , pour cela, mettent en balance les avantages d'une poursuite d'étude

(perspectives d'emploi, salaire,...) et les coûts associés (probabilité d'échec, coût d'opportunité du salaire,...). Dans un article célèbre, il montre à partir de faits stylisés que si le rôle du capital culturel mis en avant par Bourdieu existe, il a moins de poids que le rôle des stratégies d'élèves et en conclut de manière provocatrice, et bien peu libérale, qu'une véritable lutte contre l'inégalité des chances implique que les décisions d'orientation soient enlevées aux parents et aux élèves et laissées aux seuls enseignants.

Son ouvrage sur le changement social (« La place du désordre ») lui permet également de « tordre le cou » aux théories par trop englobantes et déterministes du changement social et de montrer que celui-ci peut se lire comme la conséquence, généralement imprévisible, de l'agrégation de comportements individuels. Il n'y a alors pas de « lois » du changement social si ce n'est des « lois » locales et probabilistes.

Enfin, il montre comment des croyances erronées peuvent naître et se maintenir. Dans la même veine, on peut citer les travaux plus récents de Gerald Bronner⁴⁵.

Quelques ouvrages de Raymond Boudon

- "Les méthodes en sociologie" : il s'agit d'un « Que sais je ? » extrêmement bien fait sur la méthodologie. Utile pour la préparation au Capes.

- " L'inégalité des chances" - A. Colin - 1973 : un « classique » de l'analyse de l'inégalité des chances et de l'Ecole. Son contenu doit être connu de tout préparateur au Capes.

- " Effets pervers et ordre social" – PUF - 1977.

- "La logique du social" – Hachette - 1979.

- "La place du désordre" – PUF - 1984.

Trois ouvrages tournant autour du même problème des effets pervers. Lecture stimulante.

- " L'idéologie ou l'origine des idées reçues" – Fayard - 1986.

- "L'art de se persuader des idées douteuses fragiles ou fausses" – Fayard – 1990.

- « Le juste et le vrai. Etudes sur l'objectivité des valeurs et de la connaissance » - Fayard - 1995.

Ces trois ouvrages portent sur la « sociologie cognitive » ou, plus simplement, sur la manière dont la sociologie peut aider à comprendre l'émergence des idées et des idéologies.

- "Dictionnaire critique de la sociologie" (avec F. Bourricaud) (PUF – 1982 réédité en PUF quadriges) : un formidable outil de travail mais il faut rester conscient de son aspect critique, car les auteurs ne cachent pas leurs préférences et leurs rejets), ce qui constitue à la fois la force et la faiblesse de l'ouvrage.

- « Y a-t-il encore une sociologie ? » (Avec R. Leroux – O. Jacob – 2003) : un entretien avec R. Leroux qui permet à Raymond Boudon de retracer son parcours professionnel et ses choix théoriques. Une bonne manière d'aborder sa démarche.

Ouvrage de vulgarisation :

- M. Dubois : « Premières leçons sur la sociologie de Raymond Boudon » - PUF – 2000.

3) ALAIN TOURAINE : DES MOUVEMENTS SOCIAUX AU SUJET.

Alain Touraine (né en 1925) est généralement associé à l'analyse actionnaliste (à ne pas confondre avec l'analyse actionniste de Raymond Boudon) qui relève de la « sociologie

⁴⁵ G. Bronner : « L'empire de l'erreur – Eléments de sociologie cognitive » - PUF – 2007.

de l'action ». Parmi les nombreuses influences de Touraine, il faut citer Friedman (dans ses premiers travaux), Marx (pour l'idée de conflit au centre du système), de Parsons dont il a suivi les cours (pour la logique de construction d'ensemble) , de Gurvitch (paliers en profondeur).

Après s'être surtout intéressé à la sociologie du travail dans les années 1950 et plus précisément à l'évolution du travail ouvrier, il va se diriger vers l'analyse des mouvements sociaux dans les années 1960 et 1970. Un mouvement social est une forme d'action collective mais est une catégorie d'analyse et non une donnée concrète. Il est caractérisé par trois principes : un principe d'identité (l'acteur collectif se définit lui même), un principe d'opposition (le conflit fait surgir un adversaire et favorise la prise de conscience d'un soi collectif) enfin un projet culturel (le mouvement social est porteur d'un contre-projet de société) : ainsi, dans les trois premiers tiers du XXème siècle, le mouvement ouvrier a pu en constituer un exemple.

Ce mouvement social va également se structurer sur un enjeu central de la société : ainsi au 19^{ème} siècle, le cœur de la production de richesses de la société était l'industrie et l'enjeu central était la propriété et/ou le contrôle des moyens de production des marchandises (c'est ce qu'avaient diagnostiqué Marx et ceux qui s'en réclament) ; mais à la fin du 20^{ème} siècle, la donne a changé : si la production industrielle reste essentielle, elle n'est plus au cœur de la société, laissant peu à peu place à la production d'informations au sens large du terme (information, recherche,...) ; de plus, la conscience de classe ouvrière semble connaître une remise en cause dès le milieu des années 60. L'enjeu central qui semble se former à ce moment est celui de la construction d'une identité collective et Touraine et ses collaborateurs (François Dubet, Michel Wieviorka) voient dans l'émergence de nouveaux mouvements contestataires, qu'il nomme « Nouveaux Mouvements Sociaux », l'embryon d'un mouvement social à venir : les mouvements féministes, régionalistes, anti-nucléaires et écologistes, de jeunes dans les années 1960-70 relayés dans les années 1980 par les mouvements homosexuels, les mouvements éphémères de Beurs (« La grande marche des beurs » de 1984),... Ce qui caractérise tous ces mouvements c'est qu'il y a avant tout le désir d'imposer la reconnaissance d'une identité collective, reconnaissance typique d'une société « post-industrielle » ou « programmée » (y compris pour les mouvements anti-nucléaires qui se fondent en partie sur le refus des décisions centralisées venant de Paris).

Des actions collectives s'exerçant uniquement au niveau de l'organisation (une grève pour obtenir une augmentation des salaires, par exemple) ou au niveau des institutions (pression sur le pouvoir politique) ne constituent donc pas des mouvements sociaux ; il faut pour cela que l'action collective soit porteuse d'un contre-projet.

Pour analyser ces mouvements sociaux, Alain Touraine va mettre au point un outil original, l'intervention sociologique : il s'agit de mettre en place un groupe de paroles constitué de militants qui s'interrogent sur leur propre pratique collective et ces militants peuvent ensuite être confrontés à des partenaires et/ou adversaires pour éviter l'enfermement dans un discours idéologique. Dans ce cadre, le sociologue ne sera pas un simple observateur extérieur mais interviendra afin de proposer ses hypothèses de travail au groupe ; on voit qu'il s'insère dans la définition même que le groupe construit de lui même.

Durant cette période des années 1970, Touraine va également développer une théorie générale de la société (dans laquelle s'insèrent les mouvements sociaux). Il distingue trois niveaux : l'organisation sociale (entreprises, administrations, églises,...), le système Institutionnel ou « système politique » (qui regroupe les instruments de contraintes et de légitimation comme l'Etat)⁴⁶, enfin le « champ d'historicité ». Ce dernier élément réclame une

⁴⁶ On retrouve en fait la distinction classique entre organisation et Institutions.

explication un peu plus longue : Alain Touraine définit l'historicité comme la distance que la société exerce par rapport à elle-même ou l'action par laquelle elle détermine les catégories de sa pratique. C'est donc la capacité d'une Société à exercer une action sur elle-même ou à se produire elle-même. Il y a ainsi des sociétés à faible historicité : ce sont les sociétés fondées sur la tradition et la routine où on s'interroge peu sur ses propres pratiques ; en revanche, une société où la réflexion est constante sur la pratique de ses propres membres et les évolutions nécessaires est à forte historicité. L'historicité sera donc composée de trois éléments : le mode de connaissance de la société, son mode d'accumulation (économie) et son modèle culturel (qui oriente et interprète les pratiques sociales). Enfin, le système d'action historique est le « système d'emprise de l'historicité sur la pratique sociale ».

Cette partition permet de mieux comprendre la notion de mouvement social citée précédemment : l'action collective s'exerce au niveau de l'historicité et non aux seuls niveaux institutionnels et organisationnels.

Le niveau d'historicité n'est pas le même suivant les sociétés et Alain Touraine distingue quatre grands types sociétaux : la société agraire, la société marchande, la société industrielle et la « société programmée » (ou « post-industrielle »). Il insiste sur le fait qu'il ne s'agit pas d'une vision évolutionniste mais de quatre configurations possibles, cependant il convient de remarquer que la société « post-industrielle » est celle qui a la plus forte historicité (c'est à dire le plus d'emprise sur elle-même) ce qui rend toute tentative de prévision et tout évolutionnisme, au sens classiques du terme, impossible.

A partir des années 1980, l'analyse de Touraine se tourne vers la notion de « Sujet » qui n'est pas une donnée concrète mais le fait pour un individu, par exemple, de prendre une distance par rapport à soi dans un processus de construction. De fait, le sujet n'est pas réductible à l'individu et Touraine finit par le rapprocher également de la notion de « mouvement social ». Inversement, l'individu peut ne pas être sujet : pour Touraine, l'individu de l'individualisme méthodologique de Boudon, étant agi par un unique calcul « coût/avantage » ne relève pas de la « distance à soi » et doit être classé parmi les analyses en termes de systèmes et non en termes d'action. Enfin, le Sujet ne doit pas tomber dans un des deux extrêmes que sont le marché (et la référence au seul calcul « coûts/avantages ») et le repli sur le communautarisme (et une identité collective fermée).

Ouvrages d'Alain Touraine :

« La société post-industrielle » - Le Seuil – 1969.

« Production de la société »- Le Seuil – 1973.

« Le mouvement ouvrier » (avec M. Wieviorka et F. Dubet) – Fayard - 1984

« Pourrions nous vivre ensemble? Egaux et différents » - Fayard – 1997.

Ouvrage de vulgarisation :

- J.P. Lebel : « Alain Touraine – Vie, œuvres, concepts » - Ellipses – 2007.

4) MICHEL CROZIER : SOCIOLOGIE DES ORGANISATIONS ET ANALYSE STRATÉGIQUE.

Michel Crozier (né en 1922) est généralement rattaché à la « sociologie des organisations » et à « l'analyse stratégique » et ses travaux se situent dans la lignée de ceux de Max Weber, de Tocqueville et des sociologues américains des organisations. Ses premiers travaux portent sur le travail dans les ateliers de la SEITA (qu'il nomme le « Monopole Industriel »).

Se distinguant des analyses traditionnelles qui s'appuient sur la rationalité des organisations modernes, Crozier montre qu'il faut apporter une attention particulière à la structure informelle des organisations; l'idée, qui n'est pas nouvelle, est que l'organigramme

officiel d'une organisation ne donne qu'une idée partielle des rapports de pouvoirs existant en son sein. En effet, un individu sans pouvoir officiel peut très bien en exercer un sur les autres acteurs, par la maîtrise d'une compétence technique particulière par exemple. Ainsi, dans « le système bureaucratique »⁴⁷, il montre que dans les ateliers de la Seita, alors qu'officiellement le pouvoir est dévolu aux contremaîtres, ce sont les ouvriers professionnels chargés de l'entretien et de la réparation des machines qui exercent la plus grande influence. Elargissant sa réflexion, Michel Crozier montre que le pouvoir va provenir du contrôle d'une « zone d'incertitude » : dans toute organisation, quel que soit le degré de précision de la réglementation, il existe des zones où tout dépendra de l'attitude de celui qui possède une compétence particulière (compétence technique, relations particulières avec l'extérieur,...) : dans le cas de la Seita, les ouvriers professionnels peuvent décider du temps qu'ils vont mettre pour intervenir en cas de panne d'une machine et contrôlent donc une « zone d'incertitude ». De ce point de vue, même si la distribution des pouvoirs dans une organisation est inégale, tout le monde est en mesure d'en détenir une parcelle qui peut s'avérer décisive. Mais la stratégie d'un individu dépendra de la réaction d'un autre : Crozier va donc privilégier une analyse en termes de « théorie des jeux » et de « rationalité limitée ».

Au niveau de l'organisation, il en résulte le fait que, contrairement à ce que remarquait Weber, l'organisation bureaucratique est marquée par son caractère dysfonctionnel. Par exemple, Crozier va dégager quatre traits essentiels du système bureaucratique français : le développement de règles impersonnelles (visant à éliminer l'arbitraire mais limitant l'initiative individuelle), la centralisation des décisions, l'isolement de chaque catégorie hiérarchique (avec une forte pression du groupe sur l'individu et une peur du « face à face ») et le développement de pouvoirs parallèles construits autour des zones d'incertitude. Ces traits aboutissent à des dysfonctionnements et la seule manière d'essayer de les résoudre consiste en une intervention extérieure mais celle-ci ne fera que renforcer les traits essentiels du fonctionnement bureaucratique et, donc, relance ce « cercle vicieux bureaucratique ».

Dans son ouvrage « La société bloquée »⁴⁸, Crozier analyse la crise de Mai 1968 et montre que les traits bureaucratiques français se retrouvent en fait dans l'ensemble de la société, ce qui explique qu'en France le changement ne puisse se faire que par de fortes crises comme celle de 1968. Il en résulte que la tendance française à vouloir imposer les changements d'en haut et de manière technocratique aboutit à un renforcement des blocages. Si on veut opérer des changements, il faut alors repérer les sources de blocage au niveau « sociétal », ce que Michel Crozier fait dans « On ne change pas la société par décret »⁴⁹ en diagnostiquant trois sources de blocage dans la société française : l'Education Nationale, l'administration publique et le système de recrutement des élites. Il faut donc se préoccuper en premier lieu du système des grandes Ecoles qui est à la jonction de ces trois sources de blocage.

« L'acteur et le système »⁵⁰, écrit avec Erhard Friedberg, constitue son ouvrage le plus théorique : dans celui-ci, il explicite ses méthodes d'analyse, retenant l'idée d'une rationalité limitée de l'individu qui exerce des stratégies dans le cadre de règles de jeu (« théorie des jeux »). Dépassant le niveau de l'organisation pour s'intéresser au « système » dans son ensemble, les auteurs développent la notion de « système d'action concret » qu'ils définissent comme « *un ensemble humain structuré qui coordonne les actions de ses participants par des mécanismes de jeu relativement stables et qui maintient sa structure par des mécanismes de régulation qui constituent d'autres jeux* ». A partir de cette analyse, ils montrent enfin que le

⁴⁷ M. Crozier : « Le phénomène bureaucratique » - Le Seuil – 1963

⁴⁸ M. Crozier : « La société bloquée » - Le Seuil – 1970

⁴⁹ M. Crozier : « On ne change pas la société par décret » - Grasset – 1979.

⁵⁰ M. Crozier et E. Friedberg « L'acteur et le système » - Le Seuil – 1977.

mode de raisonnement dominant chez les élites françaises qu'ils nomment « pensée balistique » de l'action est incapable de susciter le changement : cette « pensée balistique de l'action » consiste à détecter le problème et trouver les solutions et supposer que l'application d'une bonne solution donnera de bons résultats, ce qui est sans compter avec les stratégies d'acteurs. Il faut donc une transformation du type d'intervention de l'Etat et du mode de raisonnement des élites (« Etat modeste », « Etat moderne »)⁵¹.

Ouvrages de Michel Crozier :

« Le phénomène bureaucratique » - Le Seuil – 1963

« La société bloquée » - Le Seuil – 1970

« L'acteur et le système » (avec E. Friedberg) - Le Seuil – 1977.

« Etat modeste, Etat moderne » - Fayard – 1987.

II) AUTEURS « OUBLIÉS »

Nous n'avons pas pu, dans ce fascicule, parler de tous les auteurs importants dont il convient de connaître au moins l'existence et les grandes lignes de travail, d'où la raison de ce chapitre. Bien sûr, le choix des auteurs est arbitraire et peut être critiqué mais il peut permettre au candidat au Capes de se repérer encore un peu mieux dans le territoire du sociologue.

A) GABRIEL TARDE (1843-1904).

Il fut l'un des « adversaires » de Durkheim pour ce qui est de la définition de la sociologie et de son implantation institutionnelle. Tarde avait une vision beaucoup plus individualiste de la sociologie et le phénomène central à étudier était, pour lui, le processus d'imitation. Il est également connu pour être l'un des premiers à avoir compris l'importance du « public » dans la société qui émergeait et n'était pas encore une société d'information. Ces ouvrages sont difficilement accessibles et, à mon avis, ont beaucoup vieilli.

B) ARNOLD VAN GENNEP (1873-1957).

Il est rarement cité dans les ouvrages de sociologie, pourtant ses apports sont loin d'être négligeables. Promoteur du folklore (comme science, « folk / lore » signifiant « savoir du peuple ») il va s'intéresser à des éléments comme les contes, les fêtes locales, les comptines pour enfants, le mobilier, les blasons, ... et adoptera une démarche alliant l'enquête par entretien à la cartographie afin de déterminer si telle ou telle pratique festive, par exemple, se pratique dans tel village ou telle région. Il aura en tout cas laissé un apport majeur à la sociologie qui est sa décomposition des rites de passage en trois phases (séparation/liminalité/agrégation). Il faut noter également son monumental « manuel de folklore français contemporain » paru en 1954 et qui relève les croyances et pratiques en France selon les différentes régions.

Ouvrages :

« Les rites de passage » - Picard – 1991.

« Le folklore français » (trois tomes) - Bouquins – 1998.

C) MARCEL MAUSS (1872-1950)

Neveu de Durkheim, il est surtout connu pour son travail ethnologique (il faut cependant signaler qu'il s'agit d'un des derniers « ethnologues de bureau » n'ayant pas fait de terrain). Son apport est cependant considérable puisqu'il a développé une réflexion sur le Don (en reprenant le thème du Potlatch, échange par don, déjà analysé par Franz Boas), thème qu

⁵¹ M. Crozier : « Etat modeste, Etat moderne » - Fayard – 1987.

retrouve un certain regain ces dernières années (J. Godbout : « L'esprit du don » - La découverte – 2007). On retiendra également ses articles sur la « théorie de la magie » et sur le corps qui restent d'actualité. Enfin, il a développé le concept de « fait social total », phénomène mettant en jeu la totalité de la société et de ses institutions.

Ouvrage :

« Essai sur le Don » - PUF - 2007

D) MAURICE HALBWACHS (1877-1945)

Durkheimien de la deuxième génération, il est l'auteur de deux classiques sur la mémoire et sur le suicide : « Les cadres sociaux de la mémoire » (Albin Michel » - 2000) et « Les causes du suicide » (PUF – 2002).

E) GEORGES GURVITCH (1894-1965).

On n'en parle plus guère, il fut pourtant une des grandes figures de la sociologie d'après-guerre dont on a réédité en 2007 le monumental « Traité de sociologie »- PUF - 2007.

F) RAYMOND ARON (1905-1983).

On lui doit la diffusion de la sociologie allemande en France (notamment Weber et Simmel) ainsi que l'intégration de Tocqueville dans le corpus de sociologues classiques. Parmi son abondante bibliographie, on retiendra deux titres utiles pour la préparation au Capes : « Les étapes de la pensée sociologique » consacré aux fondateurs de la sociologie (de Montesquieu à Weber mais, curieusement, sans Simmel) ainsi que « L'essai sur les libertés » fondé sur une comparaison des travaux de Marx et de Tocqueville.

III) UNE CONSTELLATION : LES « ANCIENS »

A) EDGAR MORIN.

Né en 1922, c'est un penseur qui dépasse largement le seul cadre de la sociologie. On peut dire que sa réflexion relève de l'anthropologie, de l'épistémologie et de la réflexion sur l'éducation et qu'il n'établit pas véritablement de frontières entre tous ces éléments qui relèvent de sa « pensée de la complexité ». Toutefois, nous nous cantonnerons ici aux seuls ouvrages entrant stricto-sensu dans le cadre de la sociologie.

Dans les années 1950 et 60, son attention se tourne vers l'analyse de la « culture de masse » notamment à travers l'exemple du cinéma, montrant dans son livre « L'esprit du temps »⁵², que la culture de masse entraîne une certaine homogénéisation des contenus se traduisant par une dévalorisation des œuvres de « haute culture » et une élévation de la qualité des « standards ». Mais cette culture de masse est fondée sur une contradiction dynamique entre deux logiques – une logique industrialiste et uniformisante et une logique individualiste et innovante. Pour Morin, cette culture de masse entrera en crise à partir du milieu des années 1970.

Avec la « métamorphose de Plozevet », Edgar Morin nous offre un livre majeur de la sociologie. Dirigeant en 1965 une équipe pluridisciplinaire, il essaie de montrer comment la modernité a pénétré un village breton en mettant en évidence le rôle des progrès techniques (télévision, tracteurs,...) mais surtout dans le domaine de la maison et de la cuisine. En fait, la femme (et la « femme au foyer ») sera « l'agent secret » de la modernisation. Cette modernité viendra aussi des jeunes et des retraités qui reviennent au pays. L'impact majeur sera le tourisme qui, en inventant une « nouvelle figure », celle du touriste qui n'est ni ami ni

⁵² E. Morin : « L'esprit du temps » - Le livre de poche – 1998.

ennemi, ouvrira la voie aux mécanismes impersonnels du marché. Il faut également noter que dans cette recherche, Morin revendique non seulement la pluralité des méthodes d'enquête mais aussi la possibilité d'inventer de nouvelles méthodes sur place en fonction des besoins.

Plus étonnante encore sera son intervention en 1968 dans la ville d'Orléans où sévit une rumeur d'enlèvements de femmes dans des magasins de vêtements de mode. Il ne s'agit pas du premier travail effectué sur les rumeurs mais l'originalité en est que l'intervention sociologique se fait pendant les événements (« La rumeur d'Orléans »).

Quelques ouvrages :

« Les stars » - Seuil – 1972.

« L'esprit du temps » - Le livre de poche – 1998.

« La rumeur d'Orléans » -Seuil – 1982.

« La métamorphose de Plozevet – Commune en France » - 1984.

« Sociologies » - Point Essais – 2007.

B) HENRI MENDRAS ET LOUIS DIRN.

On doit d'abord rappeler qu'Henri Mendras (1927-2003) est un remarquable vulgarisateur de la sociologie et on ne saurait trop conseiller la lecture de ses livres. Pour ce qui est de la recherche il est d'abord connu pour son analyse de « la fin des paysans » dans les années 1960. A partir des années 1980, il s'intéresse aux analyses du changement social : on peut signaler notamment son ouvrage « La seconde révolution française » (1985) montrant comment, à partir de 1965 environ, les sociétés contemporaines connaissent une révolution culturelle silencieuse qui transforme tellement la société qu'on ne peut la comparer qu'à la « première révolution française » qui était une révolution politique.

Par ailleurs, il fut l'initiateur d'un travail original qui fut celui de Louis Dirn. Louis Dirn est l'anagramme de « Lundi soir » désigne un groupe de sociologues et de praticiens se réunissant tous les lundis soirs pour analyser les transformations que connaît la société française depuis 1985. L'originalité du travail consiste dans l'adoption de l'outil matriciel de façon à analyser le changement social à la manière d'une matrice « input-output » des économistes, ce qui permet d'analyser, par exemple, les effets de l'informatisation sur le marché du travail, de celui ci sur le travail des femmes,...Ainsi, on peut comprendre l'allure générale du changement social en France.

Ouvrages d'Henri Mendras :

« La seconde Révolution française » - Gallimard – 1988.

« La France que je vois » - L'Aube Poche – 2005.

Sur le groupe Louis Dirn :

- Th. Rogel : « La matrice de Louis Dirn » - DEES n° 110 – Décembre 1997.

en ligne : <http://www.cndp.fr/revuedees/pdf/110/05507611.pdf>

C) BAUDELLOT ET ESTABLET.

Dans les années 1970, ce sont les représentants typiques de la sociologie marxiste. On peut retenir de cette époque leur analyse de l'Ecole (« L'école capitaliste en France » - Maspero - 1975) et « Qui travaille pour qui ? » (avec Toiser – Maspero - 1979). Depuis ils se sont éloignés d'une posture marxiste un peu dogmatique et on lira avec intérêt « Allez les filles ! » sur la réussite scolaire féminine, « Le niveau monte ! » (Seuil – 1989) mettant en pièce l'idée reçue du niveau qui baisse de toutes façons, et « Avoir trente ans en 1968 et en 1998 » (Seuil – 2000), comparant la situation sociale de deux générations.

D) FRANCOIS DE SINGLY ET JEAN-CLAUDE KAUFMANN.

Nous présentons ensemble ces deux auteurs dans la mesure où les deux travaillent à partir d'entretiens, se sont d'abord intéressés à la famille et au couple et développent aujourd'hui des thèses sur l'individu et le lien social.

Parmi tous les ouvrages, on pourra retenir :

De François De Singly :

« Libres ensemble » - éditions Nathan - 2000

« Les uns avec les autres – Quand l'individualisme crée du lien » Poche- 2005

« L'individualisme est un humanisme » - Ed. de l'Aube – 2007 : reprise d'une conférence, c'est un ouvrage facile à lire.

De Jean Claude Kaufmann :

« La trame conjugale » - Nathan – 1992 : l'analyse de la formation du couple à partir de l'analyse de l'entretien du linge. Un excellent exemple de la fécondité d'un « micro sociologie ».

« Sociologie du couple » - Que Sais je ? – 1993

« Ego – Pour une sociologie de l'individu » – Nathan - 2001

E) FRANCOIS DUBET.

Il fut collaborateur d'Alain Touraine. On peut conseiller la lecture de « L'expérience sociologique »⁵³ dans lequel, à travers une description de son propre parcours scientifique, il retrace aussi les évolutions et transformations de la sociologie depuis les années 1960. Participant avec Touraine à l'analyse des « nouveaux mouvements sociaux », il va ensuite s'intéresser aux jeunes de banlieue (« La galère – jeunes en survie » - Fayard – 1987), aux lycéens (« Les lycéens » – Seuil- 1991). Plus tard, il va montrer ensuite que l'idée de Société sur laquelle s'est appuyée la sociologie classique n'est plus pertinente. Celle ci supposait que la société reposait sur un ensemble d'Institutions chargées de fournir un ensemble de modèles de rôles aux individus or ces Institutions perdent aujourd'hui de leur force socialisatrice, ce qu'il appelle « la désinstitutionnalisation » (« Le déclin de l'Institution » - Seuil – 2002). Dubet propose donc une nouvelle approche, « la sociologie de l'expérience » dans laquelle il montre que l'action de l'individu est soumise à trois principes : l'intégration sociale (correspondant à la logique de statuts et à sa socialisation et à la communauté, la stratégie (calcul « coûts/avantages ») sur un marché et la « subjectivation » (la construction du « sujet ») qui relève de la sphère culturelle où l'individu se met à distance des stratégies et des obligations de rôle ; c'est le lieu de la réflexivité et de la subjectivation. L'individu se construit dans la tension existant entre ces trois logiques, cette hétérogénéité des logiques d'action constituant ce que Dubet nomme « l'expérience sociale »

F) DAVID LEBRETON.

Il est spécialiste de la sociologie du corps (« La sociologie du corps » – Que sais je? – 1992 ou « Anthropologie du corps et modernité, PUF, 1990). A également écrit une bonne introduction à l'interactionnisme symbolique (« L'interactionnisme symbolique – De Blumer à Goffman » - PUF - 2004)

⁵³ F. Dubet : « L'expérience sociologique » - La découverte – 2007.

IV) LA « RELÈVE ».

A) STEPHANE BEAUD.

Ancien collaborateur de Bourdieu, il travaille surtout à partir d'entretiens. Sa contribution à la compréhension des transformations de la classe ouvrière est importante, ses analyses provenant d'entretiens sur une dizaine d'années avec des ouvriers de Peugeot à Sochaux (« Retour sur la condition ouvrière » avec M. Pialoux – Ed. 10x18 - 2005- et « Violences urbaines, violence sociale » - Fayard – 2003). Il s'est également intéressé au devenir des « nouveaux bacheliers » (premiers titulaires d'un baccalauréat dans leur famille) (« 80% au bac...et après ? » - La Découverte – 2002 et surtout l'étonnant « Pays de malheur ! » - issu d'un échange de courriels avec Younès Amrani - La Découverte – 2005). Enfin, il a co-dirigé « La France invisible » (La Découverte- 2006), livre constitué d'un ensemble d'entretiens et qu'on peut considérer comme se situant dans la lignée de « La misère du monde » de Bourdieu (auquel il avait participé).

B) DANILO MARTUCCELLI.

Danilo Martuccelli a travaillé avec François Dubet (notamment pour « Dans quelle société vivons nous ? »- Seuil - 1998). Il a également écrit un ouvrage utile sur l'histoire des pensées sociologiques (« Sociologies de la modernité » - Folio - 1999) (utile mais de lecture ardue) et s'est intéressé au problème de l'individu (« Grammaires de l'individu » - Folio - 2002) ; il s'oriente toujours à l'heure actuelle dans une prise en compte de l'action individuelle à travers une « sociologie des épreuves » (« Forgés par l'épreuve – L'individu dans la société contemporaine » - Armand Colin – 2006).

C) LOUIS CHAUVEL.

Né en 1963, spécialiste de la « sociologie des générations » et de la question des classes sociales. On peut signaler « Le destin des générations : structure sociale et cohortes en France au XXe siècle – PUF – 1998), « Les classes moyennes à la dérive » (Le Seuil –2006) et un article essentiel, «Le retour des classes sociales ? » - Revue de l'OFCE n° 79 – 2001). Signalons également son site Internet très riche : <http://louis.chauvel.free.fr/>.

D) SERGE PAUGAM

Né en 1960. Spécialiste de la pauvreté et de l'exclusion, il est l'auteur de deux ouvrages importants « La disqualification sociale » (PUF - 2004) et « Les formes élémentaires de la pauvreté » (PUF – 2005).

A) GERALD BRONNER (ajout de 2022)

Né en 1969, il s'intéresse notamment aux questions de rumeurs et de croyances collectives. Il se situe dans la lignée de Raymond Boudon (individualisme méthodologique) et dans le cadre de la « sociologie cognitive ». Son ouvrage « Le danger sociologique », dans lequel il revendique « l'individualisme méthodologique » (rebaptisé « sociologie analytique ») comme seule voie d'entrée possible en sociologie, a provoqué un vif débat dans le monde des sociologues.

Ouvrages : « La démocratie des crédules » (PUF – 2013) – « Le danger sociologique » (avec E. Gehin) – PUF – 2017)

Pour une présentation générale de ses travaux (avant 2013) : « Croire : les apports de la sociologie cognitive – A propos des travaux de Gerald Bronner » (Apses Info n°60 - Juillet 2012) - <http://mondesensibleetsciences sociales.e-monsite.com/pages/articles/sociologie-et-sciences-sociales/gerald-bronner-la-sociologie-cognitive.html>

V) QUELQUES AUTEURS MAJEURS ÉTRANGERS.

A) NORBERT ELIAS.

Redécouvert en France à partir des années 1970, Norbert Elias peut être considéré comme un des sociologues majeurs du XX^{ème} siècle et le représentant le plus prestigieux de la « sociologie historique ». Dans son ouvrage principal, « la civilisation des mœurs »⁵⁴, il montre, notamment à partir de l'analyse du traité de savoir-vivre d'Erasmus, comment les individus ont appris peu à peu à intérioriser des contraintes sociales qui étaient auparavant contrôlées de l'extérieur : ce qui n'allait pas de soi au départ semble de plus en plus « naturel » parce qu'intériorisé. Cet « auto-contrôle des pulsions » qui est, selon Elias, la caractéristique première du processus de la civilisation passera par trois étapes : le moyen-âge, la société de cour puis la société bourgeoise et par les trois phases que constituent la courtoisie, la civilité et la politesse. Les moyens de contrôle social vont également suivre une évolution en trois étapes : ils seront d'abord le fait du groupe avant de passer par l'Etat et, enfin, d'être intériorisés grâce aux règles de « savoir-vivre ».

De plus, à mesure que progresse l'idée d'égalité entre les hommes, les « bonnes manières » vont de plus en plus apparaître comme un mode de distinction des catégories dominantes ; lorsque le « savoir-vivre » va passer de ces catégories au peuple, on va assister au déclin de la civilité au profit de la politesse.

Elias pourrait apparaître de prime abord comme un évolutionniste ; en fait, l'aspect le plus intéressant de son travail est la prise en compte de l'importance des interactions (avec le concept de « configuration » qui n'est pas très éloigné de la « forme » chez Simmel) et, de plus, à mesure que les hommes régleront le problème de la subsistance et de la fourniture de biens, le face à face avec les autres prendra plus d'importance et rendra la sociologie essentielle.

Enfin, c'est un des grands théoriciens de l'individu : il montre que l'individu émergea à partir de la Renaissance (après un premier développement dans l'antiquité) mais il ne conçoit pas l'individu comme opposé au groupe (ou à la société) : en effet, quand la charge du contrôle social revient au groupe dans les premières étapes du processus de civilisation, l'individu n'a pas conscience de sa possible autonomie ; c'est seulement quand l'individu commence à intérioriser le contrôle de ses pulsions qu'il commence à prendre conscience de lui-même (processus d'individuation) et c'est à ce moment que la pression externe lui semble insupportable (alors qu'elle est moins forte qu'auparavant). Pour Elias, l'individu et le groupe ne s'opposent donc pas mais ils sont deux produits d'une même évolution. Enfin, alors que de nombreux sociologues prétendent dépasser l'opposition « individu-groupe » sans être vraiment convaincant, Elias fera le tour de force de proposer l'analyse sociologique d'un individu dans son ouvrage « Mozart, sociologie d'un génie » (Seuil – 1991) (on signalera au passage un travail similaire de Nathalie Heinich sur Van Gogh – « la gloire de Van Gogh » - Nathalie Heinich ayant par ailleurs écrit une « sociologie de Norbert Elias »).

Enfin, il faut noter les sources d'inspiration de Norbert Elias : c'est d'abord un des rares sociologues contemporains à se référer explicitement à Auguste Comte. Par ailleurs, son travail sur l'autocontrôle des pulsions s'inspire nettement de Freud, enfin son travail peut rappeler, à bien des égards, celui de Georg Simmel.

Quelques ouvrages de Norbert Elias :

Il est difficile de faire un choix dans tout ce qui est paru en français.

⁵⁴ N. Elias : « La civilisation des mœurs » - Presses pocket – 1976.

Pour la compréhension de sa méthodologie et de la méthodologie en sociologie en général , on peut se référer à trois ouvrages :

« Norbert Elias par lui même » - Presses Pocket – 1991

« Qu'est ce que la sociologie ? » - Presses Pocket – 2003.

Pour la connaissance de ses thèses, il est bon de connaître le contenu de deux ouvrages :

« La civilisation des mœurs » - Presses pocket – 1976.

« La société des individus » - Presses Pocket – 2004.

B) ANTHONY GIDDENS.

Né en 1938, conseiller de Tony Blair et initiateur de la « troisième voie », Anthony Giddens fait partie des sociologues considérés comme parmi les plus importants à l'heure actuelle. Il est vrai que ses ambitions théoriques sont énormes, frôlant parfois les dérives des « théories suprêmes » (selon le mot de C.W. Mills) de Comte ou de Parsons. Sa théorie dite de la structuration repose sur la « dualité du structurel » c'est à dire sur le fait que le sociologue soit étudier comment se fait *a posteriori* l'ajustement entre les pratiques sociales et le système.

Comme d'autres sociologues, il considère que nous entrons dans une nouvelle « étape » mais il ne pense pas qu'il s'agisse d'une rupture par rapport à la modernité (thèse que retiennent les adeptes de la « pot-modernité ») et qu'il y a au contraire un renforcement des tendances qui se développent pendant la modernité ; il préfère donc parler de « radicalisation de la modernité ». Cette radicalisation de la modernité est caractérisée par une dissociation croissante entre l'espace et le temps, dissociation qu'on retrouve dans le cadre de la mondialisation, mondialisation constituée de quatre composantes : le système de l'Etat-Nation, le capitalisme mondial, la division internationale du travail et l'ordre militaire mondial.

Pour Giddens, la confiance est un élément central de la stabilité des sociétés mais les évolutions observées modifient les sources de cette confiance : dans les sociétés pré-modernes, elle trouvait sa force dans la parenté, la tradition, la communauté locale et les cosmologies religieuses mais ces sources tendent à disparaître dans les sociétés modernes où subsistent essentiellement les relations personnelles et les systèmes abstraits.

Ajoutons que la radicalisation de la modernité se caractérise par une croissance de la réflexivité (de l'emprise de la société sur elle même) : il en résulte le paradoxe selon lequel alors que la connaissance de la société sur elle même s'accroît, il est de moins en moins possible de prévoir ses évolutions.

Pour Giddens, la modernité c'est donc la conjonction de la mondialisation et de la réflexivité.

Ouvrages :

« La constitution de la société » - PUF – 1987

« Les conséquences de la modernité » - L'Harmattan – 1994

C) ULRICH BECK.

Sociologue né en 1941, Ulrich Beck s'est fait connaître en 1986 avec la parution de son ouvrage « La société du risque ». Dans celui-ci, il rappelle, classiquement, les évolutions des sociétés modernes (remise en cause des classes sociales, individualisation des pratiques, évolution des rapports entre les sexes,...) mais, et c'est là son apport spécifique, il met l'accent sur le fait que nos sociétés ont accru les risques collectifs, risques qui ne sont plus externes à la société comme auparavant (catastrophes naturelles,...), mais générés par elle au travers de l'industrialisation et de la science (nous passerions d'une « modernité industrielle » à une « modernité réflexive »). Il en résulte que nous passerions d'une société industrielle

centrée sur la production et la répartition des richesses à une « société du risque » où le problème central est la répartition du risque, répartition du risque qui s'accompagnerait d'une individualisation des inégalités.

Ouvrage :

« La société du risque » - Flammarion – 2001.

D) RONALD INGLEHART.

Sociologue américain né en 1934. Son travail le plus connu consiste à exploiter un ensemble de questionnaires issus des sondages "Eurobaromètres" et du "World Values Surveys" portant sur 24 pays complétés par une comparaison synchronique de 43 sociétés dans lesquelles une centaine de questions correspondant à 47 items seront posées à 56 292 personnes.

Il en conclut à une forme « d'évolutionnisme modéré » selon laquelle le développement d'une société la ferait passer par trois phases successives. Dans la première phase, celle de la société traditionnelle marquée par une faible mobilité sociale et la prédominance du statut hérité sur le statut acquis, les « valeurs de pénurie » dominent : on valorise l'effort, le sens de l'épargne, la production, ... tout ce qui correspond à des réponses dans la « lutte pour la survie ». Le développement économique va ensuite s'accompagner de la montée de la division du travail, de l'Etat, de l'instruction, de la bureaucratisation et de la laïcité. Dans cette étape de « modernisation » où l'autorité « rationnelle- légale » va s'imposer, les « valeurs de sécurité » (enrichissement et recherche d'ordre) vont s'imposer face aux « valeurs de pénurie ».

Dans les années 1970, la troisième étape va se développer, celle de la « post-modernisation ». Les problèmes de la survie et de la sécurité ayant été globalement réglés, les individus sont animés par de nouvelles motivations, correspondant aux valeurs « Post-matérialistes » : le respect de l'individu et de la différence (notamment en matière de mode de vie), la protection de l'environnement, l'épanouissement personnel, ...

Cette évolution vers des « valeurs post-matérialistes » est d'abord due, selon Inglehart, à l'amélioration des conditions de vie (sa perspective n'est pas sans rappeler la « pyramide » de Maslow) mais elle sera dépendante de la « socialisation primaire » des individus ; le changement social se fera donc d'abord par la succession des générations (thèse vérifiée pour la France dans les travaux de Pierre Bréchon, par exemple)⁵⁵.

Cependant, ces évolutions n'effacent pas les différences entre grandes zones régionales, différences liées à l'Histoire et à la culture propre à chaque Nation. La région « nordique » (Suède, Norvège, Danemark) à laquelle il ajoute les Pays-Bas est très marquée par le « post-matérialisme » et il la distingue de l'Europe Latine (plus l'Autriche) et du groupe « socialiste » ; enfin, l'ensemble très particulier composé des USA, de la Grande-Bretagne, de l'Irlande et du Canada est caractérisé par une coexistence des valeurs modernes et des valeurs traditionnelles.

Ouvrage :

« La transition culturelle dans les sociétés industrielles avancées » - Economica – 1993.

PARTIE VI : TROIS QUESTIONS MAJEURES.

Robert Nisbet avait montré que la sociologie classique s'était fondée sur cinq grands types de questions. Qu'en est il aujourd'hui ? Il apparaît qu'il y a au moins trois grandes questions qui traversent la sociologie depuis cent cinquante ans et qu'il faut les garder constamment à l'esprit : la question du lien social, celle du changement social et celle de

⁵⁵ P. Brechon : « Les valeurs des français » - Armand Colin – 2000.

l'individualisme. Il convient de remarquer que ces questions étaient déjà pleinement posées chez Auguste Comte qui recherchait à la fois les lois de l'organisation sociale (« statique sociale ») ainsi que celles de son changement (« Evolution sociale ») et s'inquiétait des prétentions de l'individualisme.

POURRONS-NOUS VIVRE ENSEMBLE ? REACTIVATION DE LA QUESTION DU LIEN SOCIAL.

C'est volontairement que nous reprenons le titre d'un livre d'Alain Touraine mais cette question est présente à l'esprit des philosophes et des sociologues depuis Hobbes, Rousseau et Smith : la capacité à vivre ensemble, le lien social, est permis par la soumission à une autorité tutélaire, la mise en place d'un « contrat social » ou l'action d'une « main invisible ». Chez les sociologues, la question relève de la nature du lien social : lien communautaire, sociétaire ou d'association ? (Ce dernier terme est employé par le sociologue Roger Sue⁵⁶). Mais on peut se demander quelle est la place des Institutions (Etat, Ecole,...) dans ce processus alors qu'elles semblent entrer dans un processus de remise en cause (la « désinstitutionnalisation » de François Dubet). De plus, les transformations sociales à l'œuvre ainsi que la crise économique nous font douter de l'efficacité des mécanismes de marché comme fondement du lien social. Si les ouvrages portant explicitement sur la question du lien social sont encore rares (comparé, par exemple, à ceux consacrés à l'individu), on peut signaler les livres de Roger Sue (« Renouer le lien social » - O. Jacob – 2001) ainsi que de Pierre-Yves Cusset (« Le lien social » - Armand Colin - 2007)

LA QUESTION DE L'INDIVIDUALISME

C'est une question cruciale à l'heure actuelle et on ne compte plus les ouvrages consacrés à la « sociologie de l'individu ». Il convient ici de ne pas confondre l'individualisme comme méthodologie et le processus d'individuation à l'œuvre depuis au moins un siècle (bien mis en évidence par Norbert Elias, par exemple) et de ne pas en rester aux visions de sens commun confondant individualisme et égoïsme (ce qu'il peut être mais n'est pas systématiquement) mais de voir que la montée de l'individualisme (ou de l'individuation) peut s'accompagner non d'une crise du lien social mais d'une transformation de ce lien (voir par exemple : De Singly : « L'individualisme est un humanisme »- Ed. de l'Aube – 2007).

LA QUESTION DU CHANGEMENT SOCIAL.

Pour aborder cette question, il faut, bien entendu, retenir les périodisations des économistes : première, seconde et troisième révolution industrielle ainsi que la période dite des « trente glorieuses » (1945-1975) mais il faut aussi connaître les périodisations des sociologues qui sont proches de celles des économistes mais ne leur correspondent pas toujours exactement.

La première modernité correspond à la période de la fin du 19^{ème} siècle marquée par l'essor des relations de contrat (liens sociétaires) et des Institutions chargées de socialiser des individus considérés comme égaux et semblables. C'est l'ère de « l'individualisme abstrait » symbolisé par l'électeur anonyme déposant un bulletin dans l'urne.

La période des années 1950 et 1960 est marquée par l'évènement des masses (consommation de masse et culture de masse) mais on voit émerger en son sein des revendications identitaires collectives : jeunes, femmes,... c'est la période des « nouveaux mouvements sociaux » mais aussi d'un « individualisme particulariste ». Henri Mendras parle

⁵⁶ R. Sue : « Renouer le lien social » - Ed. O. Jacob – 2001.

de « seconde Révolution Française », d'autres auteurs parlent de « post-modernité » (terme difficile d'emploi vu sa polysémie), de « sur-modernité » ou de « modernité tardive ». La période qui s'ouvre depuis les années 1990 est également nommée société en réseaux (voir les ouvrages de Castells : « La société en réseau » - Trois tomes - Fayard – 1998)

La question du changement social date donc des débuts de la sociologie. La première tentative fut celle de l'évolutionnisme, c'est à dire de la recherche d'une prévisibilité dans les étapes successives que devrait franchir chaque société. Puis, bien que l'évolutionnisme ait longtemps laissé son empreinte sur la réflexion sociologique, la question fut celle des « moteurs » du changement social (la lutte des classes et les forces productives chez Marx, la densité démographique chez Durkheim,...). Par la suite, notamment sous l'influence de Weber et de Simmel, les sociologues furent plus modestes et recherchèrent simplement des causes possibles et comment ces causes peuvent se combiner et, en tout cas, abandonnèrent généralement les théories englobantes du changement social (malgré quelques tentatives comme celles d'Inglehart). Pour certains, comme Balandier, la notion même de changement social (au singulier) est inadéquate car elle suppose le passage d'un état à un autre de la société : montrant que les transformations connaissent des temporalités différentes suivant les domaines envisagés (techniques, Droit, mœurs,...), il préfère parler de « mutations sociales » (au pluriel) et on remarquera qu'Alexis Trémoulinas a abandonné l'appellation « du » changement social pour parler de « la sociologie des changements sociaux » (Ed. La Découverte – 2005)

CONCLUSION

On voit qu'en un siècle et demi, les sociologues ont globalement gagné en modestie : Auguste Comte faisait de la sociologie la reine des sciences et envisageait rien moins que supplanter la religion par la pensée positive. Durkheim avait des ambitions importantes de réforme sociale. Plus près de nous, Bourdieu pense que la sociologie a pour mission de dévoiler aux individus les mécanismes cachés qui les soumettent au système, ambition qui subsiste dans l'optique d'une sociologie critique. Aujourd'hui, l'ambition des sociologues se limite souvent à éclairer les décideurs ou les individus sur les évolutions qui entrent dans leur champ de compétence.

Le même souci de modestie doit toucher l'enseignant : quelles que soient ses préférences personnelles, il n'a pas à déterminer quelle est (ou serait) la « bonne » théorie dévoilant le réel. Nous en resterons à l'hypothèse de Simmel et de Weber selon qui le réel est inaccessible et ce que nous pouvons faire de mieux est de multiplier les éclairages pour le comprendre. Multiplier les éclairages veut dire ici maîtriser le maximum d'approches théoriques et de méthodes : holisme et individualisme, sociologies du conflit et de la coopération, analyses statistiques et travaux de terrain,...

QUELQUES GRANDS LIVRES EN SOCIOLOGIE.

La liste ci-dessous permet de situer quelques livres importants en sociologie, et d'en faire des « points de repère » dans l'histoire de celle-ci ; bien sûr, il y a dans la constitution de cette liste une part d'arbitraire et certains choix et certains oublis sont contestables. (La liste s'arrête volontairement au début des années 1980)

1830 – 1842 : Auguste Comte : « Cours de philosophie positive » - Leçons 48 à 53

Maintenant oublié mais cet ouvrage marque les débuts de la sociologie. On peut retenir la vision d'une évolution en trois étapes (voir Fascicule).

1835 : Alexis de Tocqueville : « De la démocratie en Amérique ».

1850 : Karl Marx : « Les luttes de classe en France : 1848 - 1850 »

Il était difficile de choisir dans les ouvrages de Marx relevant de la sociologie : on pouvait également prendre « La guerre civile en France » ou « Le dix-huit brumaire de Louis-Napoléon Bonaparte » ou « le manifeste communiste ». L'analyse de la révolution de 1848 par Karl Marx constitue une application, ou une mise à l'épreuve, de ses thèses sur la lutte de classes.

1887 : Ferdinand Tönnies : « communauté et société ».

1890 : Gabriel Tarde : « Les lois de l'imitation ».

Le « rival » de Durkheim. Il est considéré comme précurseur d'une sociologie individualiste et de la psychologie sociale.

1895 : Gustave Lebon : « La psychologie des foules »

Gustave Lebon montre comment manipuler les foules. L'ouvrage a vieilli et serait peu apprécié aujourd'hui mais il fut un best-seller et a eu une influence très importante durant le XXème siècle.

1895 : Emile Durkheim : « Les règles de la méthode sociologique »

1897 : Emile Durkheim : « Le suicide »

Dans le premier ouvrage, Durkheim énonce les grandes règles de ce que doit être une sociologie scientifique. En général, on considère le deuxième ouvrage comme inaugurant la sociologie moderne.

1899 : Thorstein Veblen : « La théorie de la classe de loisir »

Un classique de l'économie institutionnaliste montrant que la consommation ne relève pas seulement de l'homo-oeconomicus.

1900 : Georg Simmel « Philosophie de l'argent »

Une analyse des relations entre l'argent et la société : élément de liberté et d'oppression, de distinction mais d'aplanissement des valeurs.

1904-1905 : Max Weber : « L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme »

1909 : Arnold Van Gennep : « Les rites de passage »

Les rites de passage se décomposent en trois phases : une première phase de séparation où l'individu quitte son groupe d'appartenance, une phase de réintégration au, nouveau groupe et entre les deux une phase de liminalité, de flottement entre deux états.

1916 : Vilfredo Pareto : « traité de sociologie générale »

1918 : Znaniecki et Thomas : « Le paysan polonais »

Un des textes fondateurs de l'École de Chicago. C'est dans ce livre que la notion de « définition de la situation » a été élaborée.

1922 : Max Weber : « Economie et Société » (Publication posthume)

1923-1924 : Marcel Mauss « Essai sur le don »

1928 : Karl Mannheim : « Le problème des générations »

Un des premiers ouvrages sur la question des générations.

1933 : Paul Lazarsfeld : « Les chômeurs de Marienthal »

Etude de terrain dans une petite ville touchée par le chômage de masse. Un bon exemple de pluralisme méthodologique.

1937 : Talcott Parsons : The structure of social action »

1939 : Norbert Elias : « La civilisation des mœurs »

1949 : Robert King Merton : éléments de théorie et de méthode sociologique

Une compilation d'articles qui ont presque tous fait date : sur l'anomie, les rapports entre méthode et théorie, les groupes de référence, le type d'influence,...

1949 : Claude Lévi-Strauss : « Les structures élémentaires de la parenté »

Le point de départ de l'analyse structuraliste en ethnologie.

1950 : David Riesman : « La foule solitaire »

A son époque ce fut un « Best-Seller » : Riesman montre que dans l'histoire des sociétés modernes, trois grands types de personnalité ont prédominé : ce fut d'abord l'homme respectant la tradition puis l'homme animé par des principes acquis au cours de sa socialisation (« intro-déterminé ») enfin l'homme qui dirige son action en fonction des autres (« extro-déterminé »).

1951 : Charles Wright Mills : « Les cols blancs »

Un exemple typique de la « sociologie critique » sur la montée de nouvelles couches moyennes salariées.

1956 : Georges Friedmann : « le travail en miettes ».

Un classique de la sociologie du travail à un moment où le taylorisme s'est déjà fortement imposé.

1963 : Howard S. Becker : « Outsiders »

1959 : Erving Goffman : « La présentation de soi dans la vie quotidienne»

Recueil d'articles. Un classique de « l'interactionnisme symbolique ».

1963 : Michel Crozier : « Le phénomène bureaucratique »

Un des livres fondateurs de « l'analyse stratégique ».

1964 : Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron : « Les Héritiers. Les étudiants et la culture »

Un des livres les plus célèbres de la sociologie qui a relancé la question de l'égalité des chances face à l'École.

1965 : Mancur Olson : « la logique de l'action collective »

L'application, par un économiste, de la logique de l'homo-oeconomicus à un problème typiquement sociologique, celui de l'action collective.

1967 : Edgar Morin : «La métamorphose de Plozevet »

1967 : Peter Berger et Thomas Luckman : « La construction sociale de la réalité ».

1973 : Alain Touraine : « Production de la société »

1973 : Raymond Boudon : « L'inégalité des chances »

Une « réponse » à l'analyse de Bourdieu, ce livre marque les débuts d'une utilisation de plus en plus importante de l'individualisme méthodologique en sociologie.

1977 : Michel Crozier : « L'acteur et le système »

L'ouvrage théorique de l'analyse stratégique.

1979 : Pierre Bourdieu : « La distinction »

Un ouvrage qui a fait date (mais qui date aujourd'hui). Suscite toujours de nombreux débats .

1982 : Anthony Giddens « La constitution de la société »

1988 : Henri Mendras : « La seconde Révolution Française »

Conseils de travail

Dans ce fascicule, nous avons largement dépassé le minimum exigible pour le concours mais cela a été fait avec deux objectifs : le premier est qu'il vaut mieux en savoir plus que ce qu'on doit enseigner, ce qui garantit une plus grande aisance face aux élèves. Le deuxième est que la formation en sociologie n'est jamais terminée et que s'il y a des « fourches caudines » sous lesquelles il faut passer, il est nécessaire, également, d'avoir un véritable intérêt pour la discipline et de se forger sa propre démarche par ses lectures complémentaires.

Nous rappellerons donc quels sont les éléments indispensables contenus dans ce fascicule :

Il faut parfaitement maîtriser la question des techniques et des méthodes. Il faut également connaître les quatre auteurs de base au programme à savoir : Marx, Tocqueville, Durkheim et Weber.

D'autres auteurs qui ne font pas partie explicitement du programme seront souvent utilisés et doivent donc être connus : il s'agit de Simmel, Bourdieu, Boudon, Touraine, Crozier ainsi que l'Ecole de Chicago.

Par ailleurs, il serait bon de connaître, dans un second temps, des auteurs comme Elias, Mendras, de Singly, Dubet, Inglehart⁵⁷, ...

BIBLIOGRAPHIE SELECTIVE : POUR ALLER UN PEU PLUS LOIN.

Plutôt que se lancer dans la lecture des textes d'auteur, qui ne sont pas toujours facile, il vaut mieux procéder par étapes et aborder la sociologie par les manuels existants.

Pour commencer, quelques ouvrages et textes très simples d'accès :

⁵⁷ Autant les choix précédents s'imposent, autant ce choix est très arbitraire et repose largement sur les préférences de l'auteur de ce fascicule. L'objectif est simplement de donner un certain nombre de directions de travail et de lectures.

- G. Ferreol et J.P. Noreck : « Introduction à la sociologie » - Armand Colin – 2007. Une histoire de la pensée sociologique et une présentation des différents domaines sociologiques.
- M. Montoussé et G. Renouard : « Cent fiches pour comprendre la sociologie » - Breal – 2006 :
- Th. Rogel : « Méthodes et théories sociologiques » : un petit texte d’initiation à destination des lycéens.
http://www.ac-orleans-tours.fr/ses/pedagogie/pedagogie%20par%20niveau/premiere/methodes_theories_socio.htm
- Th Rogel : « Emergence de la sociologie et de l’économie » : texte à destination des lycéens.
<http://www.ac-orleans-tours.fr/ses/pedagogie/pedagogie%20par%20niveau/premiere/emergence.htm>
- Th. Rogel : « Introduction impertinente à la sociologie » - Liris – 2004.

Les manuels :

- P. Ansart : « Les sociologies contemporaines » - Points Seuil -
- A. Beitone : « Aide mémoire de sciences sociales » - Dalloz – 2007.
- Ph. Cabin (Dir.) : « La sociologie » - Ed. Sciences Humaines – 2000.
- J.P. Delas et B. Milly : « Histoire des pensées sociologiques » - Armand Colin – 2005.
- J.P. Durand et R. Weil : « Sociologie contemporaine » - Vigot – 2006.
- M. Lallemand : « Histoire des idées sociologiques » (deux tomes) – Armand Colin - 2006
- H. Mendras : « Eléments de sociologie » - Armand Colin -
- H. Mendras et M. Forsé : « Le changement social » - Armand Colin – 1983.
- Ph. Riutort : « Précis de sociologie » - PUF – 2004.
- G. Rocher : « Introduction à la sociologie générale » - Points Seuil – 1968. Très pédagogique mais il n’y a pas eu de réédition depuis 1968.

Lexiques, mementos et dictionnaires :

- Y. Alpe et alii : « Lexique de sociologie » - Dalloz - 2007
- R. Boudon et F. Bourricaud : « Dictionnaire critique de la sociologie » - PUF – 2004.
- J. Etienne : « Dictionnaire de sociologie » - Hatier - 2004

Sur les méthodes en sociologie :

- Raymond Boudon : « Les méthodes en sociologie » - PUF – Que Sais Je – 1988.
- J.C. Combessie : « La méthode en sociologie » - La Découverte - 2007
- H. Mendras et M. Oberti : « Le sociologue et son terrain » - Armand Colin – 2000 (extraits de trente recherches).

Sur l’Histoire de la pensée sociologique :

- Raymond Aron : « Les étapes de la pensée sociologique » - Gallimard- 1967
- J.-M. Berthelot : « La construction de la sociologie » - PUF – 1998.
- J.-M. Berthelot : « La sociologie : histoire d’une discipline » - Préface à Van Meter (dir.) : « La sociologie » - Textes essentiels Larousse – 1992.
- Ph. Corcuff : « Les nouvelles sociologies » - Nathan – 1995.
- L. Mucchielli : « La découverte du social – Naissance de la sociologie en France 1870-1914 » - La Découverte : fait le point sur l’histoire des relations entre la sociologie et les autres sciences sociales.
- Robert Nisbet : « La tradition sociologique » - PUF – 1984.
- Th. Rogel : « Emergence de la sociologie » - DEES n°105 – Décembre 1996 – consultable en ligne : <http://www.cndp.fr/RevueDees/pdf/105/05908411.pdf>

Pour un accès aux textes d'auteur :

- K. Van Meter : « La sociologie – textes essentiels » - Larousse – 1991.
- Site Internet : « Les classiques des sciences sociales » : <http://classiques.uqac.ca/index.html>
(Livres en ligne)

Autres ouvrages :

Certains ouvrages, sans être des manuels, constituent une excellente introduction à la pensée et aux problèmes sociologiques.

- F. Dubet et D. Martuccelli : « Dans quelle société vivons nous ? » - Le Seuil - 1998
- O. Galland et Y. Lemel : « La nouvelle société française – Pesanteurs et mutations : le bilan » - Armand Colin – 2006.
- H. Mendras : « La France que je vois » - L'Aube Poche – 2005.
- J.D. Reynaud : « Les règles du jeu » – Armand Colin – 1997.